Historique du 5e bataillon de chasseurs à pied (1840-1850) (extrait : images 15 à 92) par G. de Sourdeval capitaine adjudant-major au 5e bataillon de chasseurs à pied – Ed. Laplaiche (Dijon) – 1876 – sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

PUBLICATION DE LA RÉUNION DES OFFICIERS
MONOGRAPHIES DES RÉGIMENTS DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTOIRE DU 5e BATAILLON DE CHASSEURS PIED

AUX CHASSEURS DU 5e BATAILLON

Mes Amis,

C'est à ceux de vos devanciers et de vos camarades qui sont morts pour la patrie que j'ai dédié ces souvenirs, mais c'est pour vous que je les ai recueillis. Ces vieux soldats qui étaient l'histoire vivante de nos guerres disparaissent de vos rangs ; et cependant, quand on appartient à l'un des corps de notre armée, il faut en connaître le passé. Le récit de tant de combats vaillamment soutenus, de tant de fatigues endurées avec patience, de tant de souffrances, de tant de privations supportées avec une mâle résignation, n'est-il pas pour nous un salutaire enseignement ?
Oui, nous avons le droit d'être fiers de nos aînés ! Que ces traditions glorieuses deviennent la légende de vos chambrées ! Gardons pieusement le culte de nos morts qui ont donné leur sang pour la France et conservons toujours les principes d'honneur, de courage et de dévouement légués par ceux qui nous ont précédés dans la carrière.

G. DE SOURDEVAL,
Capitaine adjudant-major au 6' bataillon de chasseurs.

Dijon, le 25 mars 1875.

HISTOIRE
DU
5e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

PREMIERE PARTIE

Création du Bataillon. — Séjour en Algérie.

(1840-1850)

MELLINET, CANROBERT, SOUMAIN, AUZONY, LEVASSOR-SORVAL

Ancestramil

Historique du 5e bataillon de chasseurs à pied (1840-1850) (extrait : images 15 à 92) par G. de Sourdeval capitaine adjudant-major au 5e bataillon de chasseurs à pied – Ed. Laplaiche (Dijon) – 1876 – sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

Création des Bataillons de Chasseurs.

1840 — Une ordonnance du roi, rendue le 28 août 1840, prescrivait la création de dix bataillons de chasseurs à pied, appelés à faire le service d'infanterie légère.
Le prince royal, à l'instigation de qui l'on devait cette création, fut chargé, avec le titre d'inspecteur général des chasseurs à pied, de diriger l'organisation des dix bataillons. Un maréchal de camp, M. **de ROSTOLAN**, était mis à sa disposition comme inspecteur-adjoint. Le duc **d'AUMALE**, assisté des commandants **JAMIN** et **THIÉRY**, et du capitaine **de FAILLY,** avait la direction de l'instruction du tir, partie qui prenait une grande importance, puisque les chasseurs devaient recevoir un armement nouveau, bien supérieur à celui qui était alors en usage dans l'infanterie.

Le Camp de Saint-Omer.

Les dix bataillons de chasseurs furent constitués le 1er novembre 1840, au camp de Saint-Omer. Les officiers désignés pour en prendre le commandement étaient les chefs de bataillon **de LADMIRAULT, FAIVRE, CAMOU, de BOUSINGEN, MELLINET, FOREY, RÉPOND, UHRICH, CLÈRE** et **de MAC-MAHON**.
Le 5e bataillon, placé sous les ordres du commandant **MELLINET**, reçut comme capitaine adjudant-major M. **GARNIER de LABAREYRE** ; comme capitaine-major M. **de SAUVILLE** ; comme commandants des huit compagnies, les capitaines **d'EXEA, de JOUVENCOURT, de LUXER, DUBOIS-DESCRETONS, de PONTUAL, de MONTLOUIS, de DORLODOT des ESSARTS** et **LECAT**.
Vingt-neuf corps envoyèrent des détachements pour concourir à la formation du 5e bataillon de chasseurs. Ce sont :
Infanterie légère : 1er, 2e, 6e, 10e, 17e, 20e régiments.
Infanterie de ligne : 2e, 5e, 6e, 7e, 10e, 12e, 19e, 20e, 24e, 26e, 28e, 35e, 39e 45e, 46e, 47e, 50e, 51e, 55e, 56e, 57e, 60e régiments.
Et le régiment des zouaves.

1841 — Au mois d'avril 1841, l'organisation des bataillons de chasseurs était assez complète pour qu'on pût les appeler à remplir le rôle en vue duquel ils avaient été créés, celui d'éclaireurs à pied de l'armée d'Afrique.

Le Camp de Saint-Ouen.

Mais avant de les disséminer dans les trois provinces de l'Algérie, le roi **LOUIS-PHILIPPE** et le maréchal **SOULT**, alors ministre de la guerre, voulurent les voir et se rendre compte par eux-mêmes de l'effet des manœuvres aux allures vives, et des résultats de tir des armes nouvelles.
Le camp de Saint-Omer fut levé au milieu du mois d'avril, et tous les bataillons se dirigeant sur Paris vinrent camper dans la plaine de Saint-Ouen.
Le 4 mai, le roi passa, dans la cour du Carrousel, une grande revue et remit le drapeau de l'arme au 2e bataillon, désigné pour tenir garnison dans le fort de Vincennes que l'on considéra dès lors comme le quartier-général et le grand dépôt des chasseurs à pied.
Le 7 mai, des manœuvres et des exercices de tir eurent lieu dans la plaine de Saint-Ouen, en présence du ministre de la guerre, des maréchaux de France et de tous les généraux présents à Paris.
Quelques jours après, une partie des bataillons de chasseurs étaient dirigés sur l'Algérie. Le 5e et le 8e bataillon furent destinés à la province d'Oran, le 3e et le 6e à la province d'Alger.

Le 5e Bataillon part pour l'Algérie.

Parti de Paris le 11 mai, le 5e bataillon de chasseurs arrive le 26 à Chalon, où il s'embarque sur la Saône.
Ses magasins et la section hors rangs venus directement de Saint-Omer l'attendaient à Lyon. Il fallut séjourner dans cette ville du 27 au 29 mai pour constituer définitivement les compagnies actives et le dépôt. On laissa au dépôt la 6e compagnie (capitaine Dorlodot des Essarts), et la 7e compagnie (capitaine de Montlouis).
Le 29 mai, l'état-major et les six compagnies de guerre s'embarquent sur le Rhône pour continuer leur voyage.
Le même jour, le dépôt se mettait en route pour aller tenir garnison à Grenoble. D'Avignon, où il est débarqué, le bataillon de guerre gagne Toulon en traversant la Provence. Le 6 juin, l'état-major, les trois premières compagnies et la compagnie de carabiniers montaient à bord de la corvette *l'Oise*. Ce bâtiment, retardé par le calme, mit quatorze jours pour traverser la Méditerranée.
La 4e et la 5e compagnie (capitaines de Luxer et Dubois), embarquées seulement le 10 juin sur le vapeur *le Véloce*, firent le même voyage en cinq jours.

Arrivée à Mostaganem.

Le 22 juin, le 5e bataillon de chasseurs se trouvait réuni à Mostaganem, où le 8e bataillon l'avait précédé de quelques jours.
Les nouveaux débarqués allaient commencer immédiatement cette existence de fatigues, de périls et d'aventures qui dura neuf années consécutives pour le 5e bataillon, et qui fut terminée pour le 8e par le glorieux désastre de Sidi-Brahim.

Coup d'œil sur la situation de l'Algérie en 1841.

Avant d'entrer dans le détail de ces expéditions, il semble indispensable d'indiquer en quelques lignes quelle était la situation de l'Algérie et particulièrement de la province d'Oran, lorsque le 5e chasseurs y débarqua.
Dans la province centrale, nous étions maîtres du Sahel d'Alger, nous avions pris pied dans la Mitidja, occupé Cherchell, Milianah et Médéah ; mais les routes de la Mitidja n'étaient pas sûres, et les garnisons de Milianah et de Médéah étaient en quelque sorte bloquées par les tribus du voisinage.
Dans l'est, la situation était meilleure. La prise de Constantine, on 1837, et la fuite du bey **ACHMET**, venaient de poser assez solidement les bases de notre domination.
Dans l'ouest, au contraire, l'empire arabe fondé par **ABD-EL-KADER**, et un moment reconnu par la France, servait de lien à tous les éléments de résistance. Les quelques tribus soumises à l'autorité française et réfugiées aux portes de nos villes, comme les Douairs, les Smelas et les Medjehers, étaient en toute occasion attaquées, pillées et razées par les partisans de l'émir.
En 1811, nous ne possédions réellement, dans la province d'Oran, que les ports de la côte : Oran, Arzeu, Mostaganem, quelquefois coupé de son poste avancé de Mazagran, et le petit poste de Djema-Ghazaouat. A l'intérieur des terres, nous venions d'occuper Tlemcen, chef-lieu d'un beylik particulier, et Mascara, capitale de l'empire d'**ABD-EL-KADER** ; mais, on ne pouvait, sans courir le risque d'une mort à peu près certaine, dépasser la zone battue par l'artillerie de ces places. Le blocus en était permanent et il fallait faire escorter par de fortes colonnes les convois de ravitaillement qu'on y conduisait de temps en temps.

La situation, des choses allait cependant changer grâce à l'arrivée d'un homme doué d'un coup d'œil militaire aussi juste que sûr, disons le mot : d'un homme de génie.
Lorsqu'en 1836, le général **BUGEAUD** fut envoyé dans la province d'Oran pour prendre le commandement des troupes bloquées dans le camp de la Tafna, le futur gouverneur de l'Algérie reconnut de suite les vices de la tactique employée jusqu'alors contre les Arabes.
Se débarrassant de l'artillerie et des voitures de l'administration qui, faute de routes carrossables, constituaient des impédimenta funestes et paralysaient les mouvements de l'armée, il organisa des colonnes légères, aussi mobiles que les hordes arabes.
De l'attitude passive que subissaient les troupes bloquées, il passa hardiment à l'offensive, et la sanglante défaite qu'**ABD-EL-KADER** éprouva sur les bords de la Sickah montra bientôt combien le nouveau système de guerre était juste et bien approprié au pays.
Devenu gouverneur de l'Algérie au commencement de 1841, le général **BUGEAUD** tint la main à ce que ce système, qu'il exposait à tous avec une merveilleuse clarté, fût rigoureusement suivi. Comme tous les bons capitaines, le général **BUGEAUD** avait d'ailleurs fait école ; aussi fut-il dignement secondé par des lieutenants qui s'appelaient **La MORICIÈRE, CHANGARNIER, BEDEAU, CAVAIGNAC, PÉLISSIER, SAINT-ARNAUD**, etc.
Dans chacune des places que nous occupions, on constitua une division active et mobile dont le commandement fut donné à l'un de ces officiers d'élite.
Sans cesse en mouvement, ces colonnes légères devaient faire la guerre suivant la tactique arabe, c'est-à-dire en razant impitoyablement les tribus ennemies. Les Arabes avouaient eux-mêmes que, seul, ce système était efficace. Pour les atteindre et opérer avec succès, il fallait marcher sans charrois, presque sans bagages, n'emmenant en fait d'artillerie que quelques pièces de montagne. Les grosses carabines des bataillons de chasseurs constituaient d'ailleurs une véritable artillerie de main qui allait bientôt entrer enjeu et se faire redouter de l'ennemi.
Parmi les généraux qu'avait produits la guerre d'Afrique, le général **de La MORICIERE** se distinguait entre tous par la sûreté de son coup d'œil, la justesse de ses prévisions, la sage coordination de ses plans, la rapidité de leur exécution. Bien qu'il fût un des plus jeunes maréchaux de camp, il commandait la province d'Oran lorsque le 5e bataillon de chasseurs arriva de France. Sous un tel chef, les nouveaux venus pouvaient se dire que, fatigues, périls et gloire ne leur feraient pas défaut.

Aperçu géographique de la région dans laquelle le 5e Bataillon de Chasseurs va opérer.

La partie orientale de la province d'Oran, dans laquelle le bataillon va opérer pendant plusieurs années, est formée par le bassin du Chéliff. Ce fleuve, le plus grand de nos possessions algériennes, naît dans le Djebel-Amour, montagne qui fait partie de la chaîne du Grand-Atlas. Il arrose, par lui-même ou par ses affluents, la moitié orientale de la province d'Oran, et la moitié occidentale de la province d'Alger.
Après avoir coulé vers le N.-E , dans le Sersou (région des hauts plateaux), il décrit une courbe en entrant dans le Tell, aux environs de Boghar ; puis, arrivé à hauteur de Médéah, il change encore de direction et coule vers l'ouest en suivant le pied des pentes méridionales du Petit-Atlas. Son cours est d'environ 700 kilomètres.
On peut diviser le bassin du Chéliff en trois parties : le Haut-Chéliff (région des hauts plateaux dans les provinces d'Oran et d'Alger), le Moyen-Chéliff, de Boghar au confluent de l'Oued-Isly (Tell, province d'Alger), le Bas-Chéliff, du confluent de l'Oued-lsly à la mer (province d'Oran). Le Chéliff, surtout dans son cours moyen et inférieur, ne reçoit d'affluents que sur sa rive gauche. A

droite, il serre de près le Petit-Atlas et le Dahra, d'où descendent seulement pendant l'hiver des torrents engendrés par les grandes pluies ou par la fonte des neiges.
Les affluents de gauche sont au contraire très importants. Pour ne parler que de ceux du cours moyen du fleuve, nous devons mentionner :
1° L'Oued-Dourdeur formé par deux rivières qui passent, l'une près de Tasa, l'autre à Teniet-el-Haad ;
2° L'Oued-Rouina, qui traverse le territoire des Beni-Zoug-Zoug ;
3° L'Oued-Fodda, dont la vallée encaissée et profondément ravinée, est d'un accès difficile ;
4° L'Oued-Isly (qu'il ne faut pas confondre avec la rivière marocaine du même nom) est formé par deux rivières, l'Oued-Krached et l'Oued-Ardjem.
Entre ces deux cours d'eau et l'Oued-Fodda, s'élève le massif abrupt de l'Ouar-en-Sénis, dont les sommets atteignent 2,000 mètres d'altitude. Les montagnards de l'Ouar-en-Sénis forment plusieurs tribus farouches et indépendantes que les Turcs n'ont jamais pu soumettre. Ce sont les Sendjess, les Beni-Bou-Khanous et les Beni-Bou-Sliman ;
5° L'Oued-Riou qui sépare le territoire des Kerraïch et des Beni-Ouraghs, placé sur la rive droite, de celui des Beni-Messelem, placé sur la rive gauche. La partie haute de la vallée de l'Oued-Riou, sans être aussi élevée que l'Ouar-en-Sénis, est très accidentée et d'un accès difficile, surtout près de la chaîne de Keff qui sépare le Tell du Sersou. C'est dans le voisinage des sources de l'Oued-Riou que se trouve le col de Guertoufa, un des passages les plus importants pour aller dans le sud ;
6° La Djidioua qui longe pendant la moitié de son cours les montagnes des Flittas, tribus non moins indépendantes que celles qui habitent l'Ouar-en-Sénis ;
7° La Mina, le plus considérable des affluents du Chéliff. Le bassin de cette rivière, dont le cours a plus de 200 kilomètres de longueur, se divise en deux parties bien distinctes : la haute Mina, des sources de la rivière aux gorges par lesquelles elle traverse les montagnes des Flittas ; la basse Mina, de ces mêmes gorges au Chéliff. Sur la basse Mina se trouvent Relizane et Bel-Assel.
A l'ouest du Chéliff, la province d'Oran est arrosée par la Macta, formée par deux rivières que nous devons mentionner : le Sig et l'Habra. En 1841, les magnifiques travaux que l'on a exécutés pour capter et aménager les eaux du Sig, n'existant pas encore, les marais de la Macta, surtout pendant la saison pluvieuse, étaient plus étendus et plus noyés qu'ils ne le sont aujourd'hui.
Dans la partie supérieure de leur cours, la Mina et l'Habra, flanquées de nombreux affluents, arrosent une riche et vaste plaine qui, en 1841, devait jouer un grand rôle dans les opérations militaires. Cette plaine, longue de cinquante lieues et large de vingt environ, présenté à peu près la forme d'un arc bien tendu. La corde placée du côté du sud, est représentée par la chaîne de hauteurs qui sépare le Tell du Sersou. L'arc est formé au nord-est par le Guerboussa et les montagnes des Flittas, au nord par celles des Beni-Amer, à l'ouest par celle des Djafras.
On ne peut donc pénétrer dans cette région que par un petit nombre de passages ou de cols qui ont une grande importance stratégique. Plusieurs de ces passages, le col de Bordj, au nord, le défilé de Tifour et le col de Tiaret, à l'est, ont été souvent le théâtre de combats acharnés.
Plusieurs tribus puissantes habitent depuis longtemps cette plaine.
Au contre, ce sont les Hachem auxquels appartient la famille d'**ABD-EL-KADER**, à l'est les Sdamas, au nord les Amers.
La grande et riche plaine de la Mina était le cœur de l'empire arabe fondé par **ABD-EL-KADER** en 1833. La ville la plus importante de cette région, Mascara, avait été sa capitale à l'époque où nous traitions avec lui de puissance à puissance.
Chassé de Mascara, que le général **de La MORICIERE** venait de lui enlever, l'émir avait transporté sa capitale à Takedempt, petite ville arabe qui commande un des cols du Sersou. Presque

tous les cols qui donnent accès dans le sud étaient défendus par des forts qu'**ABD-EL-KADER** avait construits ou réparés.

État des opérations militaires dans la province d'Oran en juillet 1841.

En 1841, le général **BUGEAUD**, qui venait de prendre le gouvernement de l'Algérie, commença par s'emparer de plusieurs de ces postes : Boghar, Taza, Teniet-el-Haad, et même de Takedempt, qu'il détruisit pendant que le général **de La MORICIERE**, après avoir installé le chef des Douairs, **MUSTAPHA**, comme bey de Mascara, allait surprendre, auprès du col le plus occidental, le fort de Saïda.
Ces expéditions s'achevaient au moment où le 5e bataillon de chasseurs débarquait à Mostaganem.
La ville de Mostaganem, située sur le bord de la mer, à quatre lieues de l'embouchure du Chéliff, avait en ce moment une grande importance, parce que la vallée du Chéliff, dont elle occupe une des extrémités, est la voie naturelle des communications par terre entre Oran et Alger.
Les troupes de la division d'Alger, après avoir franchi le Petit-Atlas au col de Mouzaïa et au col des Gontas, occupaient depuis quelques années les villes de Milianah et de Médéah qui, des hauteurs où elles sont placées, commandent le cours du Chéliff. Il n'y avait donc qu'à soumettre la vallée entre Milianah et Mostaganem pour rattacher solidement la province d'Alger à celle d'Oran. Ce sera le but d'opérations auxquelles le bataillon prendra part pendant plusieurs années[1].
L'histoire du 5e bataillon de chasseurs, pendant les neuf ans de son séjour en Algérie, se trouve intimement liée à celle des nombreux corps à côté desquels il est appelé à combattre.
Ce sont principalement : le 1er de ligne, colonel **PATÉ** ; le 41e de ligne, colonel **ROGUET** ; les 3e, 13e et 15e légers, colonels **GACHOT, DÉLIA TORRE** et **TEMPOURE**. Ensuite, il aura comme compagnons d'armes : le 6e léger, colonel **RENAULT** ; le 56e de ligne, colonel **GERY** ; le 53e, colonel **de SAINT-ARNAUD** ; les zouaves, colonel **CAVAIGNAC**, lieutenant-colonel **LEFLÔ**, colonel **CANROBERT** ; la légion, colonel **d'EPINOY**, puis colonel **CARBUCCIA** ; les chasseurs d'Afrique, des colonels **MAREY-MONGE** et **TARTAS** ; les spahis, de **YUSSUF** ; son homonyme le 5e chasseurs à cheval ; et, parmi les bataillons de chasseurs à pied débarqués en même temps que lui, le 6e, le 8e, le 3e et le 9e bataillon.

Premières opérations auxquelles le 5e Bataillon prend part.

Le soir même de son débarquement, le 5e bataillon de chasseurs se mettait en route ainsi que le 8e. Ils faisaient partie d'une petite colonne commandée par le colonel **GACHOT** du 3e léger. Pendant cette sortie qui ne dura que deux jours, le 8e bataillon perdit un de ses officiers, le capitaine **LEROY**, tué d'un coup de feu pendant la nuit.
Huit jours plus tard, le 1er juillet, le gouverneur général, rentrant de l'expédition dirigée contre **ABD-EL-KADER** au sud de Mascara, vint à Mostaganem. Après avoir passé en revue les deux bataillons de chasseurs, il réunit les officiers pour leur faire une longue conférence sur la manière dont il fallait comprendre, en Algérie, le service des grand'gardes et des avant-postes. Rien n'était plus utile et plus profitable que ces théories faites sur les lieux par un homme qui jugeait si bien le pays et qui s'exprimait avec autant de justesse que de facilité.

1 Nous aurions voulu joindre à ce travail une carte de l'Algérie dont la vue aurait rendu cette description plus claire. L'obligation de faire un livre si bon marché, puisqu'il est destiné à nos soldats, ne permet pas d'ajouter cet utile complément.

Ravitaillement de Mascara.

Dans la soirée du 1er juillet, le 5e bataillon de chasseurs se séparait définitivement du 8e et se mettait en route, faisant partie d'une colonne qui, sous les ordres du général **de La MORICIÉRE**, devait conduire un ravitaillement à Mascara.
Cette petite expédition fut rendue très pénible par une chaleur extrême dont le siroco augmentait les effets. Le 4 juillet, on franchissait le col de Dordj, sans avoir d'engagement sérieux, et le lendemain on arrivait à Mascara.
Les moissons de la plaine d'Eghris qui entoure cette ville étant mûres, le général *de La* **MORICIÈRE** donna l'ordre de les couper et de les rentrer pour approvisionner les magasins. Nos chasseurs à pied, chargés de protéger les moissonneurs, eurent presque chaque jour à tirailler contre des partis ennemis.

Combat de Sidi-Daho.

Le 13, auprès du marabout de Sidi-Daho, le combat fut même assez sérieux. Cinq compagnies se trouvèrent engagées. La compagnie de carabiniers et la 4e, vigoureusement enlevées par les capitaines **d'EXÉA** et **de LUXER**, poursuivirent pendant près d'une lieue les Arabes qui laissèrent une trentaine de morts sur le terrain.
Le 15 juillet, le ravitaillement en grains étant terminé, la colonne reprend la route de Mostaganem après avoir relevé la garnison de Mascara. La 1re compagnie du bataillon, capitaine **de JOUVENCOURT**, se trouve désignée pour faire partie de la nouvelle garnison.
Pendant les cinq étapes que l'on parcourt pour revenir à Mostaganem, on est continuellement harcelé par les Arabes.
Le 17, le bataillon se trouvant à l'extrême arrière-garde fut vivement attaqué, et cet engagement donna aux capitaines **d'EXÉA** et **de PONTUAL**, ainsi qu'au lieutenant **de LASTIC**, l'occasion de se signaler de manière à mériter l'honneur d'une mise à l'ordre du bataillon.
Rentré le 19 juillet à Mostaganem, le 5e bataillon de chasseurs fut désigné par le général **de La MORICIÈRE** pour faire partie de la garnison de cette ville, dont le colonel **TEMPOURE** était commandant supérieur.
Pendant ce premier mois de séjour en Algérie, le bataillon, venu de France pendant la saison la plus chaude de l'année et lancé de suite dans une fatigante expédition, avait été fort éprouvé. De 667 hommes comptant dans les rangs, le 22 juin, l'effectif des présents était descendu à 350 à la date du 29 juillet. L'hôpital était encombré de malades. Parmi les victimes du climat, se trouvait le capitaine **DUBOIS**, de la 5e compagnie, enlevé par un accès de fièvre pernicieuse.
Le grand nombre des indisponibles rendait le service des hommes valides d'autant plus pénible qu'il fallait travailler sans relâche aux fortifications de la place et à l'emmagasinement du matériel et des subsistances que les navires apportaient de France.
La vie de garnison est donc très active ; sans cesse, le colonel **TEMPOURE** exécute avec la cavalerie, les chasseurs à pied et les compagnies d'élite du 41e, de rapides excursions dans la vallée du Chéliff. Pendant ces petites expéditions, nos chasseurs qui, peu à peu, s'acclimatent à l'Algérie, se font plus en plus apprécier.
Aussi, lorsque le 5 août, le général **BUGEAUD** repasse par Mostaganem, il adresse au 5e bataillon de chasseurs de chauds éloges et met à l'ordre de l'armée le commandant **MELLINET**, le capitaine des carabiniers **d'EXÉA**, le lieutenant **CHOPIN**, le sergent-fourrier **LESUEUR** et le chasseur **GEUDOT**, de la 4e compagnie ; ces trois derniers, à propos d'une affaire qui vient d'avoir lieu le 1er août sur les bords du Chéliff.

Campagne d'automne.

La saison des grandes chaleurs étant passée, le gouverneur décide que l'on doit opérer de nouveaux coups de main contre les tribus hostiles de la plaine de Mascara.
Les troupes disponibles sont divisées en deux colonnes. Le général **BUGEAUD** conduit en personne la plus importante, l'autre, dont le 5e bataillon fait partie, est placée sous les ordres du général **de La MORICIERE**.
Cette colonne, dont les opérations commencent le 23 septembre, doit tout d'abord conduire à Mascara plusieurs convois destinés à ravitailler cette place.
Pendant ces voyages, le bataillon de chasseurs forme tantôt l'avant-garde, tantôt l'arrière-garde. le 29, la colonne revenant à Mostaganem est sérieusement attaquée. Un groupe de cavaliers arabes, pénétrant par un vide trop considérable, se jette sur une poignée de tirailleurs isolés pour les enlever.
Les officiers montés du bataillon, le commandant **MELLINET**, les capitaines **de LABAREYRE** et **d'EXÉA**, et le chirurgien-major **BRISSET**, auxquels se joignent immédiatement quelques officiers d'état-major, le commandant **PÉLISSIER**[1], le capitaine **de MALROY**[2], les lieutenants **RENSON**[3] et **CASSAIGNE**[4], et deux officiers d'artillerie, MM. **de LAUMIÈRES**[5] et **de CROIX**, mettent le sabre à la main et s'élancent au secours des tirailleurs. Ces neuf cavaliers, chargeant vigoureusement les Arabes, les ont bientôt rejetés au delà de la ligne des flanqueurs.
Un soldat de la compagnie de carabiniers nommé **RIVRON** se signala particulièrement dans cette journée. Doué d'une souplesse et d'une vigueur de jarret peu communes, **RIVRON** suivit au pas de course les chevaux lancés au galop et ne quitta pas le commandant **MELLINET**. Bien qu'atteint d'une balle à la tête, ce brave soldat ne voulut entrer à l'ambulance qu'après l'arrivée au bivouac.
Le soir même, il était nommé caporal de carabiniers et mis il l'ordre du bataillon. Le lieutenant **de LASTIC**, qui commandait la section d'arrière-garde, partagea avec le caporal **RIVRON** les honneurs de la citation.
Tout le mois d'octobre se passa en courses incessantes dirigées tantôt par le général **de La MORICIERE**, tantôt par le général **LEVASSEUR**, tantôt par le colonel **GERY**, commandant supérieur de Mascara.
Rentré de Mostaganem le 5 novembre, le 5e chasseurs séjourna dans cette ville pendant trois semaines, mais sans prendre beaucoup de repos, car les travaux de la place prélevaient tout l'effectif disponible.

Campagne d'hiver.

A la fin de novembre, le général **de La MORICIERE** se décide à entreprendre une campagne d'hiver pour ne pas laisser aux tribus dissidentes, surtout aux Hachem et aux Sdamas, le temps et les moyens de se remettre des pertes qu'elles avaient éprouvées pendant la campagne d'été.
Cette campagne de l'hiver 1841 à 1842 est restée dans les souvenirs de l'ancienne armée d'Afrique comme une des plus pénibles et des plus fatigantes du temps de la conquête, mais aussi comme une des plus fécondes en heureux résultats pour l'accroissement de notre influence.
Nul chef n'avait poussé aussi loin que le général **de La MORICIÈRE** le principe d'allégement des colonnes, préconisé par le général **BUGEAUD**. Il n'emportait, comme vivres, que du sucre et du

1 Devenu maréchal de France, duc de Mulakoff.
2 Devenu général de division.
3 Général de division, chef du personnel au ministère de la guerre.
4 Tué en Crimée, étant lieutenant-colonel, aide de camp du maréchal Pélissier.
5 Tué au siège de Puebla, étant général de brigade.

café. Tout le reste devait être fourni par les pays que l'on traversait. Les troupeaux enlevés aux tribus dissidentes assuraient le service de la viande ; le blé, retiré des silos dans lesquels les Arabes cachent leurs moissons, était distribué comme pain ou comme biscuit. On se procurait de la même manière l'orge nécessaire aux chevaux.
Quand la viande manquait, on forçait la ration de grains ; si le sucre et le café venaient à faire défaut, on augmentait encore la part de blé et tout était dit. Chaque escouade avait reçu un moulin portatif avec lequel ces grains étaient broyés et réduits en farine pour faire une bouillie baptisée du nom de couscouss.
Nos soldats avaient acquis bien vite un flair merveilleux pour découvrir les silos. Il fallait aussi, pour avoir du sel, trouver les cachettes dans lesquelles les Arabes déposent cet indispensable condiment. Quelquefois, on tombait sur des dépôts considérables de beurre conservé comme le blé dans les silos.
Alors c'était jour de liesse dans les camps, on fricassait avec tous les raffinements imaginables, et l'événement était regardé comme tellement important que ces découvertes sont presque toujours enregistrées sur le journal de marche des corps.
En 1841, l'usage général était que le corps qui avait fait une de ces heureuses trouvailles vendait aux corps voisins l'excédant de ce qui était nécessaire à sa propre consommation. Le 5e bataillon de chasseurs, pour payer sa bienvenue en Algérie, fut un des premiers qui voulût renoncer à ce commerce et partager fraternellement ses prises avec les autres corps de la colonne.
Dans ces courses forcées qui duraient plusieurs mois, l'habillement et la chaussure s'usaient rapidement. Lorsqu'on en avait le loisir, on rapiéçait tant bien que mal les vêtements en lambeaux, et lorsque les chaussures leur faisaient totalement défaut, les soldats s'enveloppaient le pied dans un morceau de peau de bœuf attaché autour du bas de la jambe, comme le mocassin des Indiens.
La colonne avec laquelle le général **de La MORICIERE** entreprit sa campagne d'hiver comprenait dix bataillons d'infanterie[1] formés en deux brigades, et trois escadrons de spahis aux ordres du colonel **YUSSUF**.
Du mois de décembre 1841 à la fin du mois de mars 1842, la division **de La MORICIERE** n'eut ni repos ni trêve. Malgré le froid, la pluie et la neige, elle parcourait presque chaque jour de longues étapes et, fréquemment, faisait des marches de nuit pour aller surprendre les douars ennemis.

1842 - Le 19 janvier, à l'occasion d'une pointe dirigée contre 300 cavaliers rouges d'**ABD-EL-KADER**, la marche dure quinze heures consécutives et, malgré cela, personne ne reste en arrière. Il est vrai que tout homme qui s'écarte de la colonne ou qui s'éloigne du camp disparaît à jamais.
Plusieurs chasseurs imprudents en tirent cruellement l'épreuve pendant cette première année.
Le 4 février, la colonne poursuivant Ben-Thamy, un des khalifats de l'émir, est arrêtée par l'Oued-Froha, débordé et changé par les pluies en un torrent impétueux. Les fantassins se déshabillent, attachent leurs vêtements au bout des fusils et, malgré le courant, malgré la hauteur de l'eau qui leur monte jusqu'aux épaules, tous traversent la rivière à gué sans qu'on ait entendu un seul murmure.
Le retard causé par cet obstacle permet à Ben-Thamy de s'enfuir, mais nous nous emparons de sa réserve de poudre et d'armes, ainsi que de grands approvisionnements de grains.
Deux jours après, les tribus qui avaient accueilli le khalifat étaient impitoyablement razées. Une partie de la famille de **BEN-THAMY** et plusieurs des parents d'**ABD-EL-KADER** tombaient en notre pouvoir. Le butin, les troupeaux et les approvisionnements de toute sorte, enlevés dans cette journée, étaient tellement considérables que la colonne fut obligée de regagner Mascara pour y conduire ses prises.

1 5e bataillon de chasseurs, bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 6e, 13e, 15e légers, 41e de ligne.

Le 27 février, un détachement des réguliers de l'émir et un poste des cavaliers rouges sont surpris et enlevés à la suite d'une longue marche de nuit. **BEN-THAMY,** traqué d'asile en asile, n'a bientôt plus avec lui que quelques cavaliers dévoués.
Mais le général **de La MORICIÈRE** n'est pas homme à se reposer après un demi-succès. Il a remarqué d'ailleurs que, même pendant les expéditions les plus pénibles, l'état sanitaire est meilleur dans les colonnes que dans les garnisons de la côte où les soldats sont lentement empoisonnés par les débitants de liqueurs frelatées.
Le 10 mars, la colonne se remet en route. Le 15, elle raze complètement les Hachem-Cheragas[1] qui tenaient encore pour l'émir. 80 prisonniers et 6,000 têtes de bétail sont ramenés à notre camp. Toutefois, **BEN-THAMY** s'échappe encore et se réfugie dans les montagnes des Flittas, tandis que d'autres dissidents vont demander asile aux Sdamas.
On n'hésite pas à les poursuivre malgré les difficultés que présente la contrée montagneuse dans laquelle il faut pénétrer au cœur de l'hiver.
Le 25 mars, les Sdamas, surpris dans la vallée de la Medroussa, sont enveloppés par trois colonnes opérant un mouvement concentrique.
Après un combat dans lequel l'ennemi subit de grandes pertes, une partie de la tribu des Sdamas est faite prisonnière. 12,000 têtes de gros bétail sont en notre pouvoir avec un immense butin. Le succès, si bien préparé par l'intelligente activité du général **de La MORICIÈRE**, est complet. Mais soudain un accident qu'on n'avait pas prévu semble en compromettre les suites.
Vers midi, le ciel se couvre de gros nuages, et une véritable tourmente de neige commence. En quelques heures, la couche de neige tombée sur la terre dépasse un pied d'épaisseur ; accumulée dans les ravins, dont elle dissimule les mauvais passages, elle occasionne de nombreux accidents. Nos troupes ne gagnent qu'avec des peines intimes le marabout de Sidi-Ali-Mohamed, où l'on devait bivouaquer. La cavalerie du colonel **YUSSUF**, lancée à la poursuite des fuyards, erre dans la campagne jusqu'à la nuit, et même une section du 13e léger, commandée par le lieutenant **DELIGNY**[2], reste égarée pendant vingt-quatre heures.
Dans le court trajet qui restait à faire pour gagner le bivouac, une grande partie des troupeaux, pris le matin, se perdent en roulant au fond des ravins.
On atteint enfin, vers quatre heures, le marabout autour duquel on s'installe. Vainement, on fait allumer de grands feux, la lueur des foyers perce à peine le brouillard et l'obscurité. Le général **de La MORICIÈRE** ordonne alors de tirer le canon pour indiquer aux égarés la direction du camp, mais les échos des montagnes, répercutant le son, les induisent en erreur.
Groupé autour de l'énergique commandant **MELLINET**, le 5e bataillon est arrivé tout entier, mais la neige continuant toujours à tomber, les hommes, épuisés de fatigue et transis par le froid, se laissent choir sur le sol sans avoir le courage d'entretenir les feux du bivouac.
Le commandant **MELLINET**, le capitaine **de JOUVENCOUR**T qui venait de remplacer à la tête de la compagnie des carabiniers M. **d'EXÉA**, nommé chef de bataillon, le lieutenant **de LASTIC,** l'adjudant **DEBRAS**, le sergent **VIVOT** et le caporal des carabiniers **RIVRON**, donnèrent pendant cette terrible veillée l'exemple du plus noble dévouement. Toute la nuit ils furent sur pied, surveillant l'entretien des brasiers, ranimant par leurs paroles et leur exemple le courage de chacun, et apportant eux-mêmes devant les feux, ceux que le froid et l'épuisement empêchaient de se traîner jusque-là.

1 Le mot Cheragas, appliqué à une partie de tribu, indique la fraction qui habite l'est (Cheurg), par opposition aux Gharabas qui habitent l'ouest (Gharb).
2 Aujourd'hui général de division.

C'est peut-être à leur dévouement que le bataillon dut de ne perdre personne, car dans les autres corps de la division, et parmi les prisonniers, on compta vingt-six hommes morts de froid pendant cette fatale nuit.
Au point du jour, le général **de La MORICIÈRE** donna l'ordre de se remettre en route pour aller, chercher un asile dans la petite ville arabe de Fremda.
Cette marche fut bien pénible. Beaucoup d'hommes étaient complètement pieds nus ; leurs vêtements usés, mouillés, presque en lambeaux, les garantissaient mal du froid, mais le courage et l'énergie de nos chasseurs furent à hauteur de la situation.
A Fremda, que l'on trouva évacué à la hâte par les habitants qui s'étaient enfuis à notre approche, les douars des Sdamas, échappés au coup de main de la veille, vinrent apporter leur soumission. L'importance du résultat obtenu fit oublier les fatigues et les souffrances qu'on avait endurées.
Le 31 mars, la division rentrait à Mascara. Cette campagne d'hiver, conduite avec tant de vigueur par le général **de La MORICIÈRE**, avait en grande partie soumis et pacifié le pays.
Avant de se séparer des troupes qu'il avait commandées, le général mit à l'ordre de la division comme s'étant en toute circonstance signalés par leur courage, leur fermeté et leur abnégation : le commandant **MELLINET**, les capitaines **de LABAREYRE, de JOUVENCOURT** et **de PONTUAL**, les lieutenants **de LASTIC** et **CHOPIN**, le sous-lieutenant **GUILHEM**[1], l'adjudant **DEBRAS**, les sergents-majors **PELLETENT** et **ALIMONDY**, les sergents **VIVOT, LAJUS, BOURZEIX, DEMANGEOT, PARÉS**, et le caporal **RIVRON**.
Après un court séjour à Mascara, le 5e bataillon de chasseurs rentrait le 7 avril à Mostaganem, nu-pieds et couvert de vêtements en lambeaux, mais dans le meilleur ordre et sans avoir un traînard ou un éclopé.
Les repos, à cette époque, n'étaient jamais de longue durée.
Dès la fin d'avril, le bataillon se remettait en campagne sous les ordres du colonel **MAREY-MONGE**. Un mois auparavant, la colonne avait failli périr de froid dans la neige, et maintenant, les premières chaleurs étaient accablantes. Le 28 avril, un bataillon du 13e léger, qui venait d'arriver de France, perd quatre hommes morts d'insolation. Ce jour-là et les jours suivants, nos chasseurs d'arrière-garde, rompus à toutes les fatigues, portent sur leurs bras jusqu'au bivouac, vingt hommes de ce régiment que leurs camarades, épuisés eux-mêmes, avaient abandonnés sur le bord de la route.

Expédition du général Bugeaud dans la vallée du Chéliff.

Le mois de mai amène une expédition plus longue.
Le général **BUGEAUD**, décidé à ouvrir définitivement les communications entre Alger et Oran par la vallée du Chéliff, arrive à Mostaganem pour diriger en personne les opérations de la colonne qui doit remonter le cours du fleuve pendant qu'une autre colonne, commandée par le général **CHANGARNIER**, doit descendre à sa rencontre.
Le général **BUGEAUD** avait sous ses ordres deux brigades d'infanterie. Le 5e bataillon de chasseurs, le 1er de ligne et la légion étrangère, composaient la première brigade commandée par le général **d'ARBOUVILLE**.
On se mit en route le 15 mai. Comparée à la rude campagne de l'hiver précédent, cette expédition n'était qu'une promenade.
Après avoir poussé une pointe chez les Sbeahs, grande tribu qui habite au pied du Dahra dans la vallée du Chéliff, et après avoir reçu une soumission trop facilement obtenue pour qu'elle fût

1 Tué au siège de Paris, étant général de brigade.

durable, la colonne remonte lentement cette belle vallée du Chéliff, toute jalonnée par les ruines d'établissements romains.
Le 30 mai, au confluent de l'Oued-Rouina, elle donne la main à la division **CHANGARNIER** dans laquelle se trouve le 6e bataillon de chasseurs. Quelques jours après, on campait au pied de la montagne de Milianah, et le 5e chasseurs recevait un fraternel accueil du 3e bataillon de l'arme, tenant garnison dans cette ville sous les ordres du commandant **BISSON**[1].
Le 8 juin, la colonne, allégée de son artillerie qu'elle laisse à Milianah, gravit la montagne du haut de laquelle on embrasse, dans un immense horizon, la mer et le sahel d'Alger. On bivouaque ce soir-là près de l'entrée du col de Mouzaïa. Loin de chercher à disputer le passage, plusieurs chefs des tribus de l'Atlas sont venus saluer le gouverneur et lui apporter la diffa.
Le lendemain, le général **BUGEAUD** ayant pris le 5e chasseurs pour escorte, franchit le col. Le 53e de ligne l'attendait au bas de la montagne pour l'accompagner à Blidah où les troupes du général **d'ARBOUVILLE**, arrivées seulement le 10, devaient prendre quatre jours de repos.
L'expédition, dirigée par le gouverneur, étant terminée, la brigade **d'ARBOUVILLE** reprend donc le 14 juin la route de Mostaganem et revient sur ses pas en passant par Milianah et la vallée du Chéliff. Bien qu'on n'eût guère fait parler la poudre, l'expédition du gouverneur portait alors ses fruits, car plusieurs tribus, jusqu'alors hostiles ou indépendantes, celle des Boni-Zoug-Zoug entre autres, vinrent faire leur soumission au général **d'ARBOUVILLE**. Le déploiement de nos forces leur avait donné, paraît-il, matière à de sages réflexions.
Le 1er juillet, le bataillon rentrait à Mostaganem, après une absence de six semaines. Quelques jours après, le général **de La MORICIERE** envoyait la colonne **d'ARBOUVILLE** opérer dans le haut de la vallée de la Mina. Mais la chaleur était tellement intense et causa un si grand nombre d'accidents que le 22 juillet, le général **d'ARBOUVILLE** rentrait à Mostaganem.

Mort du duc d'Orléans.

En arrivant dans cette ville, le bataillon apprit la mort du duc **d'ORLÉANS.** Ce triste événement produisit une grande sensation dans l'armée d'Afrique que le prince avait quittée si peu de temps auparavant, et surtout dans les bataillons de chasseurs qui perdaient en lui l'instigateur de leur création et leur protecteur le plus zélé[2].
Heureusement que, depuis leur arrivée en Algérie, les bataillons de chasseurs avaient su conquérir l'estime de l'armée, et que les corps, qui leur avaient témoigné tout d'abord une certaine jalousie, leur rendaient maintenant justice. Le 18 août 1842, une ordonnance du roi décidait qu'en mémoire du prince royal, son fils, les bataillons de chasseurs à pied porteraient à l'avenir le nom de chasseurs d'Orléans.

Expédition chez les Flittas.

Le jour où le roi rendait cette ordonnance, le 5e bataillon quittait encore une fois Mostaganem. Le général **d'ARBOUVILLE**, ayant appris que les Flittas étaient en armes et menaçaient Mascara, avait résolu de les prévenir en se portant sans délai sur leur propre territoire.

1 Aujourd'hui général de division.

2 Le duc d'Orléans était inspecteur général des chasseurs à pied. Depuis sa mort cet emploi n'a plus été occupé, et c'est regrettable à plus d'un point de vue. En Prusse, une inspection permanente des chasseurs fonctionne depuis longtemps et produit les meilleurs résultats, grâce au contrôle incessant qu'elle exerce sur le recrutement et sur l'instruction de tous les bataillons de chasseurs.

Cette petite campagne fut vivement menée. Il y eut quelques engagements assez sérieux, entre autres le 30 août. Ce jour-là, une section de la 3e compagnie fut bien compromise pendant quelques instants.
Un groupe de 20 chasseurs était posté sur un petit mamelon isolé, lorsque le capitaine **de PONTUAL**, placé en arrière sur une autre élévation avec 23 hommes, s'aperçut qu'une troupe de Kabyles, en partie masqués par un pli de terrain, se dirigeait rapidement contre son poste avancé. M. **de PONTUAL**, jugeant qu'on ne pouvait rappeler ce dernier sans l'exposer à être assailli et enveloppé pendant son mouvement de retraite, s'élance avec le groupe qu'il a sous la main pour aller renforcer le point menacé. A peine y arrive-t-il, que l'attaque commence. Les Kabyles, au nombre de plusieurs centaines, avaient cru pouvoir enlever facilement ce faible détachement. Irrités de la résistance qu'ils rencontrent, ils se ruent sur nos chasseurs avec une telle rage, qu'ils viennent d'eux-mêmes se jeter sur les baïonnettes.
Le capitaine **de PONTUAL**, blessé d'un coup de feu à la poitrine, tenait bon et dirigeait toujours la défense, lorsque le commandant **MELLINET**, arrivant avec les deux sections de carabiniers, entraînées au pas de course par le lieutenant **de LASTIC** et le sous-lieutenant **GUILHEM**, dégagea la 3e compagnie par une charge impétueuse.
Le bataillon, rentrant à Mostaganem le 8 septembre, fut passé en revue par le gouverneur général, qui lui adressa de chaudes félicitations au sujet de ce combat. Après la revue, le général **BUGEAUD** mit à l'ordre de l'armée d'Afrique le commandant **MELLINET**, les capitaines de **LABAREYRE** et **de PONTUAL**, l'adjudant **DEBRAS**, le sergent de carabiniers **VIVOT**, le sergent de tir **PAUTARD** et les sergents **RIVRON** et **BOURZEIX**, qui s'étaient particulièrement distingués le 30 août.
Pendant que la division de Mostaganem regagnait cette ville, l'émir s'était jeté sur ses derrières dans le pays des Flittas, qu'il avait encore une fois appelés aux armes.
Il fallut donc repartir. Cette nouvelle expédition ne fut du reste qu'une longue et fatigante promenade de cinq semaines. L'ennemi, profitant des difficultés du terrain pour se dérober, ne tint sérieusement nulle part. **ABD-EL-KADER,** que le général **de La MORICIÈRE** pourchassait, de son côté avec la division de Mascara, se sauva dans l'Ouar-en-Sénis, entraînant à sa suite une partie des Flittas et plusieurs fractions des tribus de la plaine de Mascara.
Rentré le 22 octobre à Mostaganem, le bataillon trouva dans cette ville le général **FAVIER**, qui était venu de France pour passer l'inspection générale.
Le 12 novembre, le commandant **MELLINET**, ayant reçu le brevet qui le nommait lieutenant-colonel au 41e de ligne, faisait de touchants adieux au bataillon qu'il avait organisé avec tant de zèle, et auquel, depuis l'arrivée en Algérie, il avait toujours donné un si noble exemple.

Le Commandant Canrobert.

Son successeur dans le commandement du 5e chasseurs d'Orléans était le commandant **CANROBERT**, capitaine adjudant-major du 6e bataillon au moment de la formation des chasseurs, et en dernier lieu, chef de bataillon au 13e léger.
Le mois de décembre fut employé à parcourir, sous les ordres du général **GENTIL**, successeur du général **d'ARBOUVILLE**, les vallées de la Mina et du Riou, dans le but de protéger les tribus qui s'étaient ralliées à nous au printemps contre les coups de main des Flittas toujours insoumis. On vida pendant cette expédition un grand nombre de silos dans lesquels l'ennemi avait caché les grains de la dernière récolte.

1843 — Pendant les quatre premiers mois de l'année 1843, le 5e chasseurs d'Orléans, faisant partie de la colonne **GENTIL**, ne cesse de parcourir les vallées de la Mina et du Chéliff, courant sus aux tribus insoumises ou se montrant à l'improviste chez celles que l'on sait être chancelantes dans leur soumission.
Au mois de février, **ABD-EL-KADER** s'était jeté dans le Dahra pour soulever les montagnards de cette région. Les Sbeahs lui ayant offert leur concours, l'émir vint assiéger la ville de Mazouna, qui depuis deux ans avait reconnu notre autorité, mais sans avoir reçu garnison française.
Le Chéliff, enflé par les pluies, n'était pas guéable pour l'infanterie. Le général **GENTIL** le traverse néanmoins avec sa cavalerie et va dégager Mazouna ; puis, afin d'être toujours maître du passage, il fait construire un solide pont de chevalets, qui fut terminé le 15 mars[1].
Le lendemain, les Sbeahs étaient impitoyablement razés. Les jours suivants, on châtiait quelques-unes des tribus qui habitent les premières pentes du Dahra.
Avec le mois d'avril reviennent, comme l'année précédente, les grandes chaleurs, si pénibles pour les colonnes expéditionnaires. Le 8 avril, la petite division de Mostaganem, forte seulement de six bataillons, perdait 11 hommes frappés d'apoplexie. Deux de ces malheureux étaient de jeunes soldats du 5e chasseurs.

Fondations d'Orléansville.

A la fin d'avril, le général **BUGEAUD**, venu d'Alger avec une division, donnait la main à la colonne du général **GENTIL**, sur les bords du Chéliff, et créait le poste d'Orléansville, destiné à servir de station entre Mostaganem et Milianah.
Quittant la colonne placée sous les ordres du général **GENTIL**, le 5e chasseurs d'Orléans passe dans la colonne du gouverneur. Réuni à un bataillon de zouaves, il forme un régiment de marche commandé par le lieutenant-colonel **LEFLÔ**.
Les autres corps de la brigade, qui est placée sous les ordres du colonel des zouaves **CAVAIGNAC**, sont le 3e léger, lieutenant-colonel **CAMOU**, et le 6e léger, lieutenant-colonel **RENAULT**. La cavalerie (4e chasseurs d'Afrique) est placée sous les ordres du général **de BOURJOLLY.** En face du camp qui entoure la nouvelle ville s'élève, sur la rive droite du Chéliff, la chaîne du Dahra.

Le Dahra.

le Dahra est un vaste massif de montagnes abruptes occupant l'angle compris entre la Méditerranée et le Bas-Chélilf. Il est limité du côté de l'est par une forte dépression le séparant du Petit-Atlas. L'ancienne ville turque de Tenez et le village arabe d'El-Esnam, sur l'emplacement duquel on vient de créer Orléansville, sont les deux débouchés de ce col ; Tenez, du côté de la mer, Orléansville, sur le grand fleuve de l'Algérie.
Plusieurs tribus belliqueuses et turbulentes, dont les principales sont les Ouled-Youness, les Beni-Zerouals, les Madjounass et les Achachas, occupent ce pâté montagneux.
Ces tribus, favorisées par les difficultés que le pays présente aux envahisseurs, n'ont jamais reconnu l'autorité des Turcs.
En cas d'invasion, elles cherchent au besoin un refuge dans les nombreuses cavernes dont leurs montagnes calcaires sont parsemées. Plusieurs de ces grottes, situées dans des ravins presque inaccessibles, ont été regardées pendant longtemps comme un asile défiant toute attaque.

1 Ce pont fut jeté par le lieutenant d'artillerie Jean Brunet, aujourd'hui député à l'Assemblée nationale.

Sur les pentes inférieures de ces montagnes et dans la vallée du fleuve se trouve cantonnée la grande tribu des Sbeahs, qui a déjà été châtiée plus d'une fois.

Occupation de Tenez.

Le 28 avril, le général **BUGEAUD** met la division en mouvement et traverse la rivière. Laissant le Dahra sur la gauche, la colonne franchit le col qui sépare ce massif de la chaîne du Petit-Atlas et vient tomber sur Tenez, qui ouvre ses portes sans résistance.
Tenez, devant être le port de la nouvelle ville que l'on crée sur le Cheliff, la colonne expéditionnaire quitte le fusil pour la pioche et commence immédiatement à ouvrir une route carrossable à travers les montagnes qu'elle a traversées. De plus, le général **BUGEAUD**, trouvant peu favorable l'emplacement de la ville maure, qui est éloignée de la mer de plus de 2 kilomètres, désigne, sur un plateau que la nature du sol met à l'abri d'une attaque, l'emplacement du nouveau Tenez.
Toutes les troupes prirent activement part aux travaux de terrassement et de construction que dirigeait le colonel du génie **CHARON**[1]. Les chasseurs d'Orléans furent spécialement chargés des travaux de mines, qui demandaient plus de soins et d'attention.
Sachant l'armée tout occupée à ces grands travaux, la tribu des Sbeahs qui, bien que razée au mois de mars, n'avait pas fait sa soumission, ne se tenait pas sur ses gardes autant que d'habitude. Soudain, le 12 mai, le gouverneur général lance contre elle deux colonnes légères dirigées par le lieutenant-colonel d'état-major **PÉLISSIER**. Surpris, enveloppés, les Sbeahs mettent bas les armes après avoir opposé quelque résistance. D'immenses troupeaux et plus de 1,000 prisonniers tombent en notre pouvoir.
La conséquence de cet heureux coup de main fut pour le bataillon une corvée bien désagréable, celle de conduire par une chaleur excessive un troupeau de 7,000 moutons que le gouverneur envoyait à Mostaganem.
Ces diables d'animaux causèrent à nos chasseurs plus de tribulations que 7,000 Kabyles n'auraient pu le faire. Un jour entre autres qu'on longeait le Chéliff, un mouton s'avisa de sauter dans le fleuve, aussitôt la bande entière se mit en devoir de le suivre. Il fallut qu'une vingtaine des meilleurs nageurs du bataillon se jetassent à leur tour dans le Chéliff pour ramener à grands coups de trique l'indocile troupeau vers la rive. Il y eut bien quelques bêtes noyées ou assommées, mais on n'en parla pas.
Ayant enfin terminé cet ennuyeux voyage et conduit son troupeau à bon port, le commandant **CANROBERT** fut chargé d'escorter un convoi qui se rendait de Mostaganem à Orléansville.
A Bel-Assel, où le bataillon fit séjour, il rencontra le 9e chasseurs d'Orléans qui, récemment arrivé de France, l'avait remplacé à Mostaganem.
A peine de retour à Orléansville que l'on continue à bâtir, le bataillon est appelé à faire partie d'une petite brigade qui, sous les ordres du colonel **PELISSIER**, doit aller ravitailler les colonnes légères opérant au nord-est d'Orléansville, dans les montagnes des Menacer, sous les ordres du lieutenant-colonel **de LADMIRAULT** et du lieutenant-colonel **de SAINT-ARNAUD.**

Création d'Ami-Moussa.

Au mois de juin, le gouverneur conduit en personne sa division dans la vallée de l'Oued-Riou, sur les bords duquel il crée un nouvel établissement, le bordj d'Ami-Moussa.

1 Aujourd'hui général de division, ancien gouverneur général de l'Algérie.

La création de ce poste, le combat de Karnachin dans lequel le bataillon est engagé le 15 juin, un autre combat livré le surlendemain, décident l'importante tribu des Beni-Ouraghs à faire sa soumission. Cette tribu s'était déjà soumise l'année précédente, mais, comme nous n'avions pas créé d'établissement fixe sur son territoire, **ABD-EL-KADER** l'avait soulevée de nouveau après avoir enlevé l'agah **MOHAMED-BEL-HADJ,** qui voulait rester fidèle à la France.
BEL-HADJ, chargé de fers et retenu captif dans la smalah d'**ABD-EL-KADER,** devait la vie et la liberté au combat de Taguin, à la suite duquel, le 10 mai dernier, toute cette smalah venait de tomber au pouvoir du duc **d'AUMALE**. Son retour chez les Beni-Ouraghs contribue autant que la défaite de l'émir à la soumission de la tribu qui nous fournit même des contingents pour marcher contre les Flittas, que le général **de La MORICIERE** et la division de Mascara rabattent de notre côté.
Plusieurs engagements et les razzias qui sont la conséquence de cette habile manœuvre amènent la soumission de diverses tribus jusqu'alors hostiles, entre autres les Hallouias et les Kerraïch.
Pendant ce temps, **BEN-THAMY** et **SIDI-EMBARECK,** les deux principaux khalifats d'**ABD-EL-KADER,** étaient venus se poster sur le Haut-Riou pour entraver par leur présence les soumissions que recevait le gouverneur. Celui-ci tenta de les faire enlever par deux colonnes légères. Le régiment de marche du lieutenant-colonel **LEFLÔ**, guidé par le colonel **PÉLISSIER**, se mit à la poursuite de **BEN-THAMY,** pendant que le général **TEMPOURE** prenait, avec le 4e chasseurs d'Afrique, la piste de **SIDI-EMBARECK.**
BEN-THAMY, averti de notre approche, put s'échapper après un engagement très vif. Le rapport adressé par le gouverneur au ministre de la guerre cite le commandant **CANROBERT**, les capitaines **de JOUVENCOURT** et **DORÉ**, ce dernier blessé, et le sergent de tir **PAUTARD**, grièvement blessé, comme s'étant particulièrement distingués dans ce combat.
Le colonel **PÉLISSIER** s'était, aussitôt après l'engagement, remis à la poursuite de **BEN-THAMY** que l'on serra de près pendant plusieurs jours. On apercevait souvent dans le lointain les nuages de poussière soulevés par les émigrants qui fuyaient devant nous, mais on ne put les atteindre, d'autant plus qu'on fut retardé par quelques combats livrés à la tribu des Sendjess qui nous disputait le passage.
Le 9 juillet, le lieutenant-colonel **RENAULT**, du 6e léger, fut grièvement blessé dans un de ces engagements. Le gouverneur, renonçant enfin à poursuivre **BEN-THAMY,** déjà très éloigné dans la direction du sud, se rabattit sur Orléansville et, chemin faisant, châtia sévèrement les Sendjess qui furent obligés de faire leur soumission.
Plus heureux que le colonel **PÉLISSIER**, le général **TEMPOURE** avait pu, après une chasse à outrance, joindre **SIDI-EMBARECK** qui fut tué dans le combat.
Dès le lendemain de la rentrée de la colonne d'Orléansville, le général **BUGEAUD**, rappelé à Alger par des affaires urgentes, prenait congé des troupes et remettait la direction des opérations à son chef d'état-major, le colonel **PÉLISSIER**.
Celui-ci reprit aussitôt la campagne. Le 15 juillet, nous nous mettions en route pour aller châtier les Bou-Sliman qui avaient accueilli chez eux **BEN-THAMY**. Cette tribu ne demanda l'aman qu'après avoir perdu tous ses troupeaux et après avoir vu livrer aux flammes ses moissons encore sur pied.
Malgré la chaleur qui atteignit 41°, et malgré le siroco qui soufflait fréquemment, le colonel **PÉLISSIER** s'avança jusqu'à la ville naissante de Tiaret, que le général **de La MORICIERE** venait de créer à peu de distance de Takedempt pour se rendre maître d'un des principaux passages du Djebel-Keff.
Pendant presque tout le mois d'août, la colonne continua ses courses, faisant rentrer l'impôt chez les tribus soumises, et razant celles qui refusaient de le payer.
Le 25 août, le 5e chasseurs d'Orléans rentrait à Orléansville pour prendre quelques jours de repos et se préparer à l'inspection générale qui fut passée par le général **CHANGARNIER**.

Le repos ne fut pas long. Dès le 6 septembre, le 5e chasseurs, de nouveau réuni au bataillon de zouaves du lieutenant-colonel **LEFLÔ**, se remettait en route sous les ordres du colonel **CAVAIGNAC**, commandant la subdivision d'Orléansville.
Jusqu'au mois de novembre, on n'eut pas un instant de répit. Tantôt il fallait se présenter inopinément chez les Sbeahs ou chez d'autres tribus de la rive droite du Chéliff, qui, bien que soumises, avaient donné asile à des chefs ennemis, tantôt il fallait se montrer aux populations de la Mina ou de l'Oued-Riou pour les empêcher de se laisser entraîner par les prédications des agents d'**ABD-EL-KADER**.
Après avoir donné la main au gouverneur général venu d'Alger avec une division pour visiter l'Ouar-en-Senis, soumis l'année précédente par le général **CHANGARNIER**, on se rabattait vers la mer pour châtier quelques tribus de montagnards qui inquiétaient Tenez.
La mauvaise saison ayant enfin suspendu les opérations, le 5e chasseurs reste à Orléansville pendant les mois de novembre et de décembre. Il occupe ses loisirs en prenant part aux travaux d'utilité publique et construit notamment l'aqueduc qui amène les eaux potables dans la ville.

1844 — Ces travaux continuent pendant les premiers mois de l'année 1844. On n'en est distrait que par une petite excursion que le régiment de marche du lieutenant-colonel **LEFLÔ** fait au commencement de février dans les montagnes voisines de Tenez. La pluie, la boue et les rivières débordées, qu'on a beaucoup de peine à traverser, rendent cette courte expédition très pénible.
Au mois d'avril, croyant le temps devenu plus propice, le colonel **CAVAIGNAC** conduit en personne la colonne expéditionnaire dans le massif de Dahra, chez les Beni-Youness. Quoique le temps se montrât moins pluvieux qu'en février, cette campagne de 15 jours n'en fut pas moins des plus dures. Malgré cela, le bataillon n'envoya que 3 hommes aux ambulances, tant il était endurci aux fatigues et aux privations. Le 15 mai, le colonel **CAVAIGNAC**, qui vient de rentrer à Orléansville avec ses troupes, apprend la grande levée de boucliers des Marocains.
Le gouverneur général, élevé à la fin de l'année précédente à la dignité de maréchal de France, venait d'envoyer l'ordre de concentrer toutes les forces disponibles vers la frontière du Maroc. Il était à craindre que les tribus le plus récemment soumises ne profitassent de la circonstance pour essayer de reconquérir leur indépendance. Malgré les razzias qu'ils avaient subies, les Sbeahs, les Flittas, les Hachem, les Sdamas étaient encore puissants et pouvaient au besoin mettre sur pied de nombreux contingents.
Le colonel **CAVAIGNAC** dut par conséquent redoubler d'activité et de vigilance pour maintenir la vallée du Chéliff dans la soumission.
Le 16 mai, il se met on route avec les forces dont il peut disposer. Après s'être montré aux tribus voisines de l'Ouar-en-Senis et après avoir créé un nouveau poste retranché sur le Haut-Riou afin d'assurer le maintien des communications entre Tiaret et Toniet-el-Haad, il se rabat vers le Bas-Chéliff. A notre approche, une partie des Sbeahs, qui ont encore une fois pris les armes, s'enfuient dans la montagne où des grottes profondes leur servent de refuge.
On avait cru jusqu'alors que ces cavernes étaient un asile inviolable. Le colonel **CAVAIGNAC** résolut de détruire cette opinion.
Le 10 juin, après avoir étudié la position, il chargea la compagnie de carabiniers, commandée par le capitaine **de JOUVENCOURT** et le lieutenant **CHOPIN**, de s'établir sur les hauteurs opposées à l'ouverture des grottes, afin d'y refouler les Arabes par un feu bien dirigé. Ce résultat fut bientôt obtenu.
La deuxième section de la compagnie, conduite par le lieutenant **CHOPIN** et le sergent **LAJUS**, réussit alors, en passant par des sentiers dérobés, à s'approcher d'une des ouvertures devant laquelle

les chasseurs entassèrent à la hâte des broussailles et des matières combustibles auxquelles on mit le feu dans l'espoir que la fumée, envahissant les grottes, forcerait les insurgés à se rendre.
Pendant ce temps, le capitaine **de JOUVENCOURT**, voulant reconnaître le terrain, s'était avancé tout seul vers d'autres ouvertures que les obusiers de montagne avaient canonnées sans résultat. Soudain on le voit chanceler et tomber à terre ; une balle l'avait frappé un peu au-dessus du cœur. Les Kabyles, sortis de la grotte, allaient s'emparer de lui lorsque deux sergents, **VIVOT** et **RAVAIL**, et quatre carabiniers, **MERCIER, BOMONT, RATTIER** et **BELLEVOIE**, s'élancent au secours de leur chef expirant. **RATTIER** reçoit un coup de feu qui lui casse la jambe et roule dans le ravin, les autres continuent leur course.
MERCIER, un homme connu de tout le bataillon pour sa vigueur corporelle et son courage, arrive le premier auprès de son capitaine. Pendant qu'il le charge sur son dos, une balle lui brise la main, mais il n'en continue pas moins à emporter son précieux fardeau jusqu'au moment où une seconde balle lui traverse la cuisse et le jette à terre[1]. **VIVOT** et **RAVAIL**, aidés par **BOMONT** et **BELLEVOIE**, sont assez heureux pour rapporter le corps du capitaine **de JOUVANCOURT** et ramener leurs deux camarades blessés.
La tentative faite pour réduire les Arabes au moyen de la fumée n'avait pas réussi. Le colonel **CAVAIGNAC**, jugeant que l'enlèvement des grottes par une attaque de vive force lui coûtera trop de monde, se décide à employer un autre moyen pour amener les défenseurs à capituler. Un cordon de tirailleurs étant embusqué vis-à-vis de l'entrée des grottes, avec la mission d'y refouler les Kabyles, le reste de la colonne va s'installer au-dessus des cavernes, et le commandant du génie **TRIPIER**[2], commence immédiatement à faire creuser des trous de mine pour pétarder et faire effondrer les galeries.
On travailla tant qu'il fit jour, et le soir on doubla le cordon des vedettes, précaution qui n'était pas inutile, car, pendant la nuit, les Kabyles essayèrent de sortir. Reçus par une fusillade meurtrière, ils furent bientôt rejetés à l'intérieur des cavernes.
Lorsqu'au point du jour ils entendirent de nouveau les explosions des pétards qui ébranlaient les voûtes des grottes et commençaient à produire des éboulements, les malheureux, terrifiés et déjà tourmentés par la soif, se rendirent à discrétion.
Le 15 juin, le corps du capitaine **de JOUVENCOURT**, que le bataillon avait ramené avec lui, fut enterré dans le cimetière d'Orléansville, en présence du colonel **CAVAIGNAC** et de toutes les troupes de la garnison. Il fut inhumé à côté du brave sergent de tir **PAUTARD**, mort à l'ambulance des suites de la blessure qu'il avait reçue un an auparavant au combat du 4 juillet 1843. Quelques jours après sa rentrée à Orléansville, le colonel **CAVAIGNAC** recevait du maréchal **BUGEAUD**, dont toute l'attention se portait alors vers les affaires du Maroc, une lettre dans laquelle le gouverneur lui disait : « Les événements survenus sur la frontière du Maroc nécessitant la présence de troupes solides et aguerries dans l'est de la province d'Oran, faites partir de suite le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans. »
Dès le lendemain de la réception de cette lettre, le bataillon quittait Orléansville pour se diriger sur Mostaganem en compagnie d'un escadron du 4e chasseurs d'Afrique.
Le petit dépôt fut, quelques jours après, transporté d'Orléansville à Tenez.
Chemin faisant, le commandant **CANROBERT** reçut l'ordre de venir rallier à Bel-Assel, sur la Mina, le général **de BOURJOLLY** qui, avec la division de Mostaganem, avait dû bivouaquer au milieu de tribus dont l'attitude paraissait inquiétante.

1 Proposé pour la croix d'honneur, le brave Mercier reçut, le 8 juillet 1848, la récompense dont il était si digne.
2 Devenu général de division.

Le 1er juillet, la colonne **de BOURJOLLY** rentrait à Mostaganem, le pays paraissant plus calme. C'est pendant le séjour de six semaines qu'il fit dans cette ville, que le bataillon reçut la nouvelle de la victoire d'Isly remportée le 14 août sur l'armée marocaine.
Le bruit se répandit à cette époque chez les Flittas que les Français avaient été vaincus par les Marocains, et que le général **de La MORICIERE** était prisonnier de l'émir. L'agitation causée par ces fausses nouvelles força le général **de BOURJOLLY** à se transporter chez les Flittas vers le milieu de septembre. Plusieurs tribus, qui avaient hautement manifesté leurs sentiments hostiles ou qui n'avaient pas acquitté l'impôt, furent frappées de fortes amendes. Le principal instigateur de ces menées, arrêté et jugé par un conseil composé de grands chefs arabes, fut passé par les armes le 18 septembre.
Le même jour, pendant que toute la division était rassemblée sous les armes, le général **de BOURJOLLY** remettait la croix de la Légion d'honneur au capitaine adjudant-major de **LABAREYRE** et au brave sergent de carabiniers **VIVOT**.
Rentré à Mostaganem le 10 octobre, le 5e bataillon de chasseurs part bientôt après pour Orléansville, où le général **COMMAN** procède, le 21 novembre, aux opérations de l'inspection générale.
Quelques jours auparavant, la 6e compagnie venant de Grenoble était arrivée à Orléansville sous les ordres du capitaine **de DORLODOT des ESSARTS**. Le cadre de la 4e compagnie s'embarquait à la même époque à Tenez pour rentrer en France et rejoindre le dépôt transféré de Grenoble à Toulouse.
Jusqu'à la fin de cette année 1844, le bataillon séjourne tantôt à Tenez, tantôt à Orléansville, employé sans relâche aux travaux du génie dans ces places. Plusieurs compagnies sont, à tour de rôle, détachées sur les chantiers de la route que l'on construit pour relier ces deux villes. Au point culminant de cette route, prés du col qui sépare le massif du Dahra de la chaîne du Petit-Atlas, on établit un camp destiné à commander le passage et à assurer la sécurité des convois qui circulent entre Tenez et Orléansville. On l'appelle le camp des Gorges.

1845 — Le bataillon continue à mener, pendant les trois premiers mois de l'année 1845 la même existence qu'il a menée pendant les derniers mois de l'année précédente. On tenta, vers le milieu de janvier, de se montrer dans le Dahra où régnait, disait-on, une sourde agitation ; mais l'état affreux des chemins défoncés par la pluie rendit toute expédition impossible.

Le chériff Bou-Maza.

Cependant, dans les premiers jours d'avril, l'agitation du Dahra devint très sérieuse. Un nouveau chériff, qui se faisait appeler **BOU-MAZA**, prêchait la guerre sainte et entraînait sur ses pas toutes les tribus de la montagne. Le soulèvement était d'autant plus important, qu'il pouvait gagner les Sbeahs et les autres tribus de la vallée du Chéliff.
Le colonel **de SAINT-ARNAUD**, qui avait remplacé le colonel **CAVAIGNAC** comme chef de la subdivision d'Orléansville, et le général **de BOURJOLLY,** qui commandait à Mostaganem, se donnèrent rendez-vous pour commencer sans délai les opérations.
Le 14 avril, le colonel **de SAINT-ARNAUD** quitte Orléansville et rallie les troupes de Tenez, commandées par le lieutenant-colonel **CLAPARÈDE**, au camp des Gorges.
Ce camp, faiblement retranché, devait servir de base d'opération. Une section de la 6e compagnie, composée presque entièrement de jeunes soldats arrivés de France peu de mois auparavant, y fut laissée sous les ordres du sous-lieutenant **BALLAND** pour garder les bagages et les provisions qu'on y déposa.

Pendant que le colonel **de SAINT-ARNAUD** s'engageait dans les montagnes, **BOU-MAZA** en sortait d'un autre côté et se dirigeait vers Orléansville, comptant entraîner la vallée du Chéliff dans la révolte s'il parvenait à surprendre cette place.
Fort heureusement que le chériff rencontra notre cavalerie d'Orléansville, qui, bien qu'en marche depuis dix heures pour rejoindre la colonne, n'hésita pas à le charger, le culbuta et le força à regagner la montagne.
Trois jours plus tard, le 17, il y eut un nouvel engagement dans lequel le lieutenant **BÉATRIX**, chef du bureau arabe de Tenez, surpris pendant une reconnaissance, fut tué ainsi que ses cavaliers d'escorte.
Le lendemain, 18 avril, le colonel **de SAINT-ARNAUD** pénètre chez les Ouled-Youness, tribu belliqueuse à laquelle appartenait **BOU-MAZA.**
Il faut lire, dans les charmants récits du comte **Pierre de CASTELLANE**, la relation de cette journée dans laquelle le commandant **CANROBERT** se montra si bien à hauteur de la réputation d'intrépidité qu'il avait acquise.

Combat de Bâl.

Le camp venait d'être installé vers deux heures sur le haut plateau de Bâl, lorsque le colonel **de SAINT-ARNAUD** ordonna aux chefs des quatre bataillons de sa petite colonne de faire des reconnaissances dans la direction des quatre points cardinaux. Le commandant **CANROBERT** devait se porter vers le sud. Il prit avec lui les trois premières compagnies de son bataillon et les carabiniers.
Cette troupe, dont l'effectif n'arrivait pas à 300 hommes, traversait un passage difficile, lorsqu'elle fut soudainement assaillie sur son flanc gauche par une multitude de Kabyles qui, comme une avalanche, descendaient de la montagne en brandissant leurs armes et en poussant d'affreux hurlements.
Il était à peu près impossible de faire sa retraite sans être enveloppé par cette foule et peut-être écrasé par elle.
Le commandant **CANROBERT** n'hésite pas à prendre le seul parti qui peut le sauver ; celui de courir au-devant de l'ennemi qui vient à lui avec autant de désordre que d'intrépidité.
Ralliant à la hâte les carabiniers qui sont dispersés en tirailleurs, il s'élance à la rencontre des Kabyles qui, étonnés de tant d'audace, s'arrêtent pendant un moment. Ce répit, si court qu'il est, permet aux chasseurs de prendre position sur un petit plateau, où ils se postent en un instant derrière les pierres et les buissons pour répondre au feu nourri que l'ennemi ouvre sur eux.
A plusieurs reprises, les Kabyles, excités par leurs chefs, se ruent à l'assaut de cette position ; alors, c'est la baïonnette qui fait son jeu pour les refouler. Le commandant **CANROBERT** est partout, dirigeant la défense, veillant à tout, animant ses chasseurs de la voix et du geste. Le capitaine **de DORLODOT**, qui remplace l'adjudant-major absent, et l'adjudant **PELLETENT** sont à ses côtés et le secondent avec énergie. Déjà le bataillon a perdu plusieurs de ses meilleurs soldats, entre autres le sergent **BOMONT**, un de ces carabiniers qui, l'année précédente, avaient été arracher aux Kabyles le corps du capitaine **de JOUVANCOURT**. Un autre brave sous-officier, **LAJUS**, se précipitant au milieu des Kabyles pour voler au secours de chasseurs blessés qu'ils entraînent, tombe frappé de deux blessures. Il va lui-même être enlevé par l'ennemi quand le clairon **DAROT**[1] accourt à son aide et larde avec sa baïonnette les trois Kabyles qui l'ont saisi.

1 M. de Castellane estropie dans ses récits le nom de ce brave soldat, qu'il appelle Danot. Nous faisons cette rectification dans l'intérêt d'une famille qui a le droit d'être fière d'un tel homme.

Le combat durait avec acharnement depuis une heure, quand on entend à quelque distance des clairons sonnant la charge. C'est le lieutenant **BONNET** qui arrive au pas de course avec tous les chasseurs qu'on avait laissés au camp. D'un autre côté débouche, presque en même temps, le lieutenant-colonel **CLAPARÈDE**, attiré par le bruit de la fusillade.
Laissant la 2e compagnie à la garde des blessés et des morts, le commandant **CANROBERT**, qui se voit soutenu, fait aussitôt prendre l'offensive par le reste de ses chasseurs. Il balaye en un instant le terrain qui s'étend devant lui. Mais il faut avoir l'œil partout, car une troupe de Kabyles défilée par un ravin vient de se précipiter sur la 2e compagnie restée seule sur le petit plateau tout à l'heure si bien défendu. Le commandant y revient en toute hâte avec les carabiniers et dégage la 2e. Les Kabyles, refoulés par nos baïonnettes et décimés par le feu des carabines, se tiennent dés lors à distance. Le bataillon rentre tranquillement au camp de Bâl en rapportant cinq morts et dix hommes grièvement blessés. Parmi les morts étaient deux braves et excellents sous-officiers, **GILMAIRE** et **BOMONT**.
Le brave **LAJUS** échappa, grâce au clairon **DAROT**, au sort terrible qui attendait deux chasseurs blessés tombés entre les mains de l'ennemi. Les malheureux furent brûlés la nuit suivante, sur un mamelon très élevé, à la vue de nos avant-postes, dont le bruit du tam-tam et les hurlements sauvages des Kabyles avaient attiré l'attention.
Le commandant **CANROBERT**, qui s'était prodigué plus que personne dans cette chaude affaire, cita comme s'étant distingués sous ses yeux par leur courage et leur énergie, les capitaines **de DORLODOT, ESMIEU, de CARGOUET, OLAGNIER**[1] ; les lieutenants **CHOPIN, BONNET, COURSON** ; les sous-lieutenants **de ROQUEFEUIL, ALAISEAU, ETOURNAUD** ; l'adjudant **PELLETENT** ; les sergents-majors **ALIMONDY, BIGNON, BONJOUR** et **ALEXANDRE** ; les sergents **LAJUS, BOURZEIX, VIALLET, CORDÉ, MORLAAS** ; les clairons **DAROT** et **BIRON** ; les caporaux **MIOLANE, PIEDNOIR, LEVEILLE** et **KUNTZ** ; les chasseurs **PAPILLON**, **ESTRAN, BAUDON, AUGÉ, VALLIERE, TARDIVEL, LEVAVASSEUR, BOISSON, DOPEUX** et **ROBERT**.

Surprise du camp des Gorges.

Cinq jours après, la colonne de Mostaganem faisait sa jonction avec celle d'Orléansville. Pendant que le général **de BOURJOLLY** et le colonel **de SAINT-ARNAUD** se concertent pour arrêter le plan des opérations que l'on doit exécuter, un émissaire du caïd de Tenez vient leur annoncer que les Beni-Hidjas, et d'autres tribus du Petit-Atlas, se sont soulevés et que, le 20, le camp des Gorges, sur la route d'Orléansville à Tenez, a été attaqué et enlevé par les Kabyles.
Le colonel **de SAINT-ARNAUD** se met aussitôt en route pour ce camp, où l'on arrive le 25 avril. On trouve le sous-lieutenant **BALLAND** retranché dans le blockhaus avec sa section. Il raconte que, cinq jours auparavant, les Kabyles s'étant approchés du camp en se défilant derrière un pli de terrain, l'ont assailli si brusquement qu'avant qu'on eût pu courir aux armes le lieutenant du génie **COMMANDEUR**, directeur des travaux de la route, était massacré ainsi que deux de nos chasseurs. Onze autres chasseurs de la 6e compagnie étaient blessés.
Grâce à la rapacité des Kabyles qui se jetèrent sur les bagages restés sous les tentes pour les piller, le sous-lieutenant **BALLAND** put rallier son monde dans le blockhaus, et, en tirant par les meurtrières, il parvint à chasser les Arabes de l'enceinte du camp.

1 M. Esmieu avait remplacé le capitaine de Jouvencourt tué l'année précédente. — M. de Cargouet avait remplacé le capitaine Dubois, de la 5e compagnie, mort à l'hôpital de Mostaganem.— M. Olagnier, ancien garde au corps du roi Charles X, était venu du 4e de ligne on permutant avec le capitaine de Luxer.

Une malheureuse enfant de six ans, fille d'un cantinier, n'ayant pas à temps cherché un asile dans le réduit, avait été mise en pièces par les Kabyles et coupée par quartiers à la vue de nos jeunes soldats terrifiés de cet acte de sauvagerie.
Le colonel **de SAINT-ARNAUD** fit tracer autour du blockhaus une redoute à laquelle on donna le nom du lieutenant **COMMANDEUR**. Cet ouvrage, dont la construction demanda deux jours, étant achevé, le capitaine **de PONTUAL** fut chargé de l'occuper avec 200 chasseurs pendant que le colonel reprenait sa course, ravageant et détruisant tout sur le territoire des tribus révoltées.
Se voyant châtiés si sévèrement, les Hidjas ne tardèrent pas à faire des ouvertures de soumission. Ils consentaient bien à payer l'amende dont le colonel **de SAINT-ARNAUD** voulait frapper leur tribu, mais ils refusaient d'accéder à la remise de leurs armes qu'il exigeait également. C'était la première fois que l'on prenait, vis-à-vis de tribus insurgées, cette mesure énergique qu'elles regardaient comme un grand déshonneur.
On ne put donc se mettre d'accord et la colonne continua ses opérations en brûlant les villages, en coupant au pied les arbres fruitiers et en vidant les silos.
Ruinés et découragés, les Beni-Hidjas, chez qui nous avons repris bon nombre des objets pillés le 20 avril au camp des Gorges, finissent par remettre leurs armes. Nous leur assurons en échange protection complète contre leurs ennemis.
La colonne se transporte alors dans l'ouest du Dahra, au milieu de tribus chez lesquelles **BOU-MAZA** entretient l'insurrection par sa présence.
Le mois de mai et le mois de juin se passent en courses incessantes à la poursuite du chériff qui se dérobe toujours à notre approche, mais qui nous harcèle sans relâche. Les engagements d'avant-garde et d'arrière-garde sont continuels.

Combat du 1er juin.

Le 1er juin, il y eut même une affaire assez chaude pendant laquelle une compagnie du 2e bataillon d'Afrique formant l'extrême arrière-garde fut sur le point d'être enlevée. Le commandant **CANROBERT**, averti de son danger, s'élance à son secours avec la 6e compagnie et les carabiniers qui abordent l'ennemi à la baïonnette. Dans cette mêlée, le sous-lieutenant **ETOURNAUD**, de la compagnie de carabiniers, est tué d'un coup de feu tiré à bout portant. On lutte corps à corps. Le sergent **MAIGNIEN**, de la même compagnie, était entraîné par deux Kabyles qui l'avaient renversé à terre, tout étourdi par un coup de crosse sur la tête, son camarade **VIVOT** le sauve en tuant ces deux ennemis à coups de baïonnette.
Dégagée par cette intervention vigoureuse, la compagnie du bataillon d'Afrique, un moment si compromise, put rallier la colonne sans être inquiétée.
Accablées par les pertes qu'elles subissent dans ces luttes continuelles, ruinées par la destruction de leurs maisons et de leurs vergers et par l'enlèvement de leurs troupeaux, les tribus prennent le parti de chasser **BOU-MAZA** de leur territoire et se décident l'une après l'autre à faire leur soumission.
Tout le mois de juin est employé à faire rentrer l'impôt et les amendes et à procéder au désarmement.
Le mois de juillet fut un moment de repos pour les troupes de la subdivision d'Orléansville. Le 5e bataillon de chasseurs le passa tout entier à Tenez, consacrant ses loisirs aux travaux du génie.
On pouvait espérer que la rude et laborieuse campagne du printemps, suivie du désarmement de la plupart des tribus hostiles, assurerait pour quelque temps la tranquillité du Dahra. Il n'en fut rien.

Nouvelle insurrection du Dahra.

Dans les premiers jours d'août, l'infatigable **BOU-MAZA** reparaît chez les Sbeahs et les entraîne à prendre les armes. L'agah et les caïds à qui nous avions donné le burnous d'investiture sont massacrés.
A cette nouvelle, le colonel **de SAINT-ARNAUD** quitte Orléansville avec le 53e de ligne, rallie le bataillon du commandant **CANROBERT** et donne au chériff une chasse à outrance. Pour mieux dominer le pays, on établit au milieu du territoire des Sbeahs la redoute d'Aïn-Meran, destinée il servir de point de ravitaillement. Pendant six semaines, les colonnes légères commandées par le lieutenant-colonel **d'ALLONVILLE**, par le lieutenant-colonel **CLAPAREDE** et par le commandant **CANROBERT** sillonnent le pays en tout sens, châtiant les révoltés, les traquant jusque dans les grottes de la montagne où ils croient trouver un asile, rasant leurs troupeaux, imposant de sévères conditions et le désarmement à ceux qui par épuisement sont obligés de se rendre à discrétion. Au milieu de septembre, le 5e chasseurs d'Orléans quittait le camp d'Aïn-Meran pour rentrer à Tenez, où le général **de BAR** l'attendait pour passer l'inspection générale.

Insurrection de la province d'Oran.

Cette inspection était à peine achevée que le colonel **de SAINT-ARNAUD** appelait en toute hâte le bataillon à Orléansville. Les nouvelles de l'ouest de la province d'Oran étaient des plus graves.
ABD-EL-KADER, revenu du Maroc à la tête de nombreux contingents, avait rallié autour de lui plusieurs tribus. Le soulèvement s'était étendu rapidement dans le sud de la province.

Combat de Tifour.

BOU-MAZA chassé du Dahra s'était jeté dans les montagnes des Flittas, où le général **de BOURJOLLY**, attaqué pendant qu'il traversait le défilé de Tifour, avait éprouvé des pertes sérieuses. Le commandant **CLÈRE**, du 9e bataillon de chasseurs, et le colonel **BERTHIER**, du 4e chasseurs d'Afrique, étaient au nombre des morts. Le colonel **de SAINT-ARNAUD**, averti de ce qui vient de se passer, marche au secours de la colonne de Mostaganem qui a dû se replier sur Bel-Assel. Aussitôt renforcé par notre arrivée, le général **de BOURJOLLY** reprend l'offensive.
Mais peu de jours après, les deux divisions sont obligées de se séparer car le colonel **de SAINT-ARNAUD** vient d'être averti qu'un soulèvement, paraît imminent dans la subdivision d'Orléausville. Il y revient donc en toute hâte.

Combat de Sidi-Brahim.

Le 1er octobre, le 5e chasseurs apprenait avec une douleur mêlée d'admiration le désastre de Sidi-Brahim, dans lequel le 8e bataillon avait trouvé une fin héroïque.
Jusqu'aux premiers jours de décembre, on peut dire que les troupes de la subdivision d'Orléansville n'eurent pas un moment de repos. Pourchassant sans relâche l'insaisissable **BOU-MAZA**, elles sillonnent dans tous les sens les vallées du Chéliff, de l'Oued-Riou, de l'Oued-Isly, de la Djidioua, tantôt se montrant à l'improviste dans les montagnes, tantôt se rabattant non moins rapidement vers la plaine.
Grâce à cette activité, la grande révolte de 1845 fut plutôt prévenue que réprimée dans la subdivision commandée par le colonel **de SAINT-ARNAUD**. Il n'y eut qu'un seul combat sérieux, livré le 11 octobre à une fraction des Beni-Ouraghs.

Le 20 novembre, le commandant **CANROBERT**, nommé par un décret du 26 octobre lieutenant-colonel au 16e de ligne, remettait au plus ancien capitaine le commandement de ce 5e bataillon de chasseurs auquel son nom doit rester à jamais attaché.

Départ du commandant Canrobert.

Le lieutenant-colonel **CANROBERT** étant en même temps nommé commandant supérieur du cercle de Tenez, le bataillon va continuer d'ailleurs à servir sous ses ordres. Son successeur désigné était le commandant **de SAINT-GERMAIN.** Mais cet officier supérieur, employé dans les affaires arabes où il désirait continuer sa carrière, permuta avec le commandant **SOUMAIN**, du 56e de ligne.

Arrivée du commandant Soumain.

M. **SOUMAIN** vint prendre le commandement du 5e chasseurs à Tenez le 1er décembre 1845. Sous la direction d'un chef comme le nouveau commandant du cercle de Tenez, l'hiver fut laborieux.
Outre son ancien bataillon, le lieutenant-colonel **CANROBERT** avait à sa disposition un bataillon du 64e de ligne, commandé par le chef de bataillon **d'AURELLE de PALADINES**, et un peloton de cavalerie.
Une importante tribu des montagnes voisines de Tenez, celle des Beni-Hidjas, si sévèrement châtiée après la surprise du camp des Gorges, avait commis de nouveaux actes d'hostilité. Son ancien caïd **BEN-HINNI** s'était mis à la tête d'une troupe nombreuse de mécontents et de maraudeurs qui interceptaient souvent les communications entre Tenez et Orléansville.
Le colonel **CANROBERT** jura d'en avoir raison.
Le 15 décembre il tombe, après une marche de nuit, au milieu de la fraction des Hidjas qui donne asile à **BEN-HINNI,** et la disperse après un combat dans lequel le bataillon a trois tués et six blessés. Les villages, à peine relevés de leurs ruines, sont de nouveau livres aux flammes.

1846 — Vers la fin de janvier, le colonel apprend que **BOU-MAZA** a reparu dans le Dahra, où **BEN-HINNI** est allé le rejoindre.
Ayant obtenu comme renforts un bataillon du 36e et un peloton de chasseurs d'Afrique, le commandant du cercle de Tenez se met en campagne.

Campagne du lieutenant-colonel Canrobert dans le Dahra.

Le 29 janvier, le colonel **CANROBERT**, laissant le commandement des troupes au chef de bataillon **SOUMAIN**, était parti de bon matin pour aller s'entendre avec le chef de la subdivision d'Orléansville. Vers 10 heures, le commandant **SOUMAIN** reçoit du capitaine **LAPASSET**[1], chef du bureau arabe de Tenez, un billet l'informant que **BOU-MAZA** est installé à Tadjena, village peu éloigné de notre camp.

Combat de Tadjena.

Aussitôt deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs, appuyées par une compagnie d'élite du 36e, partent sans sacs et se portent rapidement et on silence vers l'endroit indiqué. Les Kabyles surpris

1 Devenu général de division.

opposèrent une vive résistance. **BOU-MAZA** réussit il s'échapper après avoir montré une grande bravoure dans la lutte, mais l'agah de sa cavalerie, **OULED-DERBAL**, et l'agitateur **BEN-HINNI** restèrent sur le terrain parmi les morts.
Nos deux compagnies, engagées sous les ordres des capitaines **de CARGOUET** et **ESMIEU**, eurent 8 tués et 20 blessés, parmi lesquels 2 sous-officiers.
Le soir même, le colonel **CANROBERT** rentrait au camp, précédant quelques compagnies de zouaves qu'il avait obtenues à Orléansville.
Le 30 au matin, il apprend qu'au lieu de s'éloigner, **BOU-MAZA** rallie ses contingents dispersés la veille. On se met aussitôt on marche pour l'atteindre. Arrivé à quelque distance du point où l'on sait que le chériff a pris position avec 700 ou 800 hommes, le colonel se met à la tête de sa cavalerie pour tourner l'ennemi que le commandant **SOUMAIN** doit charger à fond avec son bataillon, aussitôt que les cavaliers auront suffisamment gagné de terrain.
Ce plan, bien exécuté, réussit à merveille. Les Kabyles laissent plus de 100 cadavres sur le plateau qu'ils occupaient ou dans les ravins qui l'entourent.
Pendant le mois de février et le mois de mars, il n'y eut pas un moment de trêve.
« *Les savants, dit M. de Castellane qui faisait partie du peloton de chasseurs d'Afrique opérant dans le Dahra, les savants nient le mouvement perpétuel : évidemment, les illustres membres de l'Académie des sciences n'ont point fait, à cette époque, les campagnes d'Afrique : ils ne douteraient plus de son existence. Une course finie, dans la nuit même une autre commençait*. »
Aussi, est-il bien difficile de suivre les colonnes dans toutes ces marches et ces contre-marches. Le récit en est forcément décousu, comme les opérations l'étaient elles-mêmes dans leurs détails.
Le 15 mars, la cavalerie placée sous les ordres du capitaine des spahis **FLEURY**[1] court un grand danger. Faisant l'avant-garde avec 150 chevaux, le capitaine **FLEURY** tombe dans une embuscade préparée par **BOU-MAZA** qui a autour de lui 800 cavaliers et une quantité de Kabyles à pied.
Charger cette masse était difficile et bien imprudent. La cavalerie fait donc au grand trot tête de colonne à gauche pour gagner un mamelon facile à défendre, où spahis et chasseurs mettent pied à terre, s'embusquent et font le coup de feu en attendant l'arrivée de l'infanterie.
L'affaire fut chaude. Le capitaine **FLEURY** tombant avec son cheval tué sous lui se démet le pied ; son capitaine en second a la cuisse traversée ; mais les cavaliers bien embusqués tiennent bon. Enfin on entend les clairons ; zouaves et chasseurs d'Orléans arrivent au pas de course et balayent les environs du mamelon.
Pendant que la colonne continue sa marche après la fin du combat, notre compagnie de carabiniers est chargée de flanquer le convoi des blessés que **BOU-MAZA** tente d'enlever. Quelques salves des grosses carabines dispersent le groupe de cavaliers qui escorte le chériff, et le soir, on apprend par un déserteur qu'une de nos balles a cassé le bras de **BOU-MAZA**.
Le 23 avril, l'agah des Beni-Zerouals, qui commande les insurgés en l'absence de **BOU-MAZA,** vient avec 300 cavaliers et 700 ou 800 Kabyles attaquer le camp du colonel **CANROBERT** par ses quatre faces à la fois.
Les grand'gardes tinrent longtemps l'ennemi en respect et à distance. Soudain, à un signal convenu, les petits postes d'une des faces abandonnent leur position et s'enfuient on toute hâte vers le camp.
Aussitôt, les Kabyles embusqués se démasquent et les poursuivent en jetant des cris de triomphe. C'était ce qu'espérait le colonel **CANROBERT** qui leur avait tendu ce piège. Tout à coup la cavalerie qui se tenait à cheval, prête à charger, débouche du camp et tombe sur les Kabyles en désordre dont elle sabre un bon nombre.

1 Devenu général de division.

Dans le rapport qu'il adressa au gouverneur à la suite de cette affaire, le colonel **CANROBERT** signala que les grand'gardes du 5e chasseurs d'Orléans montrèrent une grande vigueur. Il cite à l'ordre les noms du commandant **SOUMAIN**, du capitaine **ESMIEU**, des lieutenants **BONNET** et **CHOPIN** et du brave caporal **MERCIER** qui, grièvement atteint à la tête, était blessé pour la troisième fois depuis un an.
BEN-KEKA, l'agah des Beni-Zerouals, était resté sur le terrain grièvement blessé par le sabre d'un chasseur. On le ramena prisonnier dans notre camp.
Le lendemain, la colonne **CANROBERT** faisait pour quelques jours sa jonction avec la colonne d'Orléansville.
Toutes ces colonnes, sans cesse en mouvement, se portaient ainsi un mutuel appui et réunissaient par moments leurs forces pour frapper un coup décisif. Les tribus pourchassées sans relâche commençaient à se rendre à discrétion. La colonne de Mostaganem, commandée par le général **PÉLISSIER**, les serrait d'un autre côté en opérant près de la côte. Au mois de mai, les Ouled-Youness et les Cheurfas ayant demandé l'aman, il ne restait plus à soumettre que les Achachas qui habitent la partie de la montagne la plus voisine de la mer. Pivotant sur la colonne de Mostaganem qui les empêche de s'échapper vers l'ouest, le colonel **CANROBERT** rabat la tribu vers la côte. Un dernier combat eut lieu le 10 mai. Les Achachas, refoulés de position en position et décimés par le feu de nos chasseurs, laissent sur la place plus de 60 cadavres. Un grand nombre de ces malheureux se précipitent du haut des falaises pour chercher un refuge dans la mer. Les courants les saisissent et les entraînent vers le large. On les voit se débattre, puis disparaître l'un après l'autre sous les flots.

Soumission du Dahra.

Ce fut le dernier épisode de l'insurrection du Dahra. Le soir, ceux des Achachas qui avaient échappé au massacre vinrent implorer l'aman.
La colonne **CANROBERT** put rentrer à Tenez pour prendre quelque repos et réparer l'équipement et l'habillement mis complètement on pièces pendant ces mois de marches forcées et de luttes incessantes.
Le 1er mai, M. **de LABAREYRE,** nommé chef de bataillon au 56e de ligne, avait fait ses adieux au 5e bataillon de chasseurs. Il fut remplacé dans son emploi d'adjudant-major par M. le capitaine **DUPLESSIS**, venant du 1er bataillon de l'arme.
Au mois de septembre, M. le général **MAGNAN** vient passer à Tenez l'inspection générale du bataillon. Le 15 décembre, le 5e chasseurs d'Orléans perd un de ses officiers, M. le lieutenant **ROMAGNESI**, employé au bureau arabe de Tiaret, qui succombe à la suite d'un accès de fièvre pernicieuse.

1847 — La fin de l'année 1846 et les trois premiers mois de 1847 furent tranquilles dans la subdivision d'Orléansville. Le 5e bataillon de chasseurs, employé tantôt aux travaux du génie ou de l'administration dans la place de Tenez, tantôt aux travaux de réparation qu'il fallait exécuter sur la route d'Orléansville très dégradée par les fortes pluies de l'hiver, ne quitta sa garnison que pour faire de courtes apparitions chez les tribus auxquelles on réclamait l'impôt. Il contribua également aux travaux exécutés dans le camp d'Aïn-Meran transformé en bordj pour le nouvel agah que nous avions donné aux Sbeahs.
Dans les premiers jours d'avril, on eut un moment d'alerte. Le bruit courut tout a coup que **BOU-MAZA** venait de reparaître dans les montagnes du Dahra, d'où le colonel **CANROBERT** l'avait chassé dix mois auparavant.

Depuis cette époque, le chériff avait erré dans les trois provinces, prêchant partout la guerre sainte. Le prestige qu'il exerçait amena, fort heureusement, une rupture entre lui et **ABD-EL-KADER,** toujours jaloux de sa propre influence. Traqué d'asile en asile, chassé tour à tour des montagnes du Djebel-Amour et des oasis des Zibans, **BOU-MAZA** s'était, en dernier lieu, réfugié dans l'extrême sud auprès du caïd de Tuggurt.

Soumission de Bou-Maza.

Dès que le bruit de son retour dans le Dahra parvint à Orléansville et à Tenez, deux colonnes se mirent on marche pour pénétrer chez les Ouled-Youness, au milieu desquels le chériff s'était présenté. Mais bientôt le 5e chasseurs reçut un contre-ordre motivé par une nouvelle qui causa une surprise générale. L'indomptable **BOU-MAZA** s'était constitué prisonnier entre les mains du colonel **de SAINT-ARNAUD** en lui disant : « C'est à toi que j'ai voulu me rendre, parce que tu es celui des Français contre lequel j'ai le plus souvent combattu. »
Le 17 avril, le chériff partit pour Tenez, où un navire l'attendait pour le conduire en France. Le 5e bataillon de chasseurs se trouvait ce jour-là campé aux portes d'Orléansville, prés du bord de la route. Officiers et chasseurs, tout le monde était accouru pour voir passer cet ennemi à qui l'on avait donné de si rudes chasses. C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans environ, ayant la taille élancée, une tournure élégante et des traits réguliers animés par des yeux ardents et pleins d'expression. Cavalier incomparable, il maniait admirablement les chevaux les plus fougueux.
En reconnaissant les uniformes sombres du bataillon, le chériff s'écarta et dit au colonel **de SAINT-ARNAUD** placé à côté de lui : « *Ce sont eux qui m'ont cassé le bras l'année dernière*. » S'avançant ensuite vers le capitaine **de PONTUAL**, qui commandait le bataillon en l'absence de M. **SOUMAIN** alors en congé de convalescence, **BOU-MAZA** lui tendit la main en signe de réconciliation et le complimenta sur le courage et l'énergie dont les chasseurs d'Orléans avaient fait preuve dans la campagne du Dahra. On put remarquer que le bras gauche du chériff, cassé dans le combat du 15 mars 1840, était complètement ankylosé.
Après avoir séjourné à Orléansville jusqu'au 30 juin, le bataillon revint à Tenez.
Le général **BARAGUEY-d'HILLIERS** y vint passer l'inspection générale, à la suite de laquelle le capitaine **ESMIEU** partit avec les cadres de sa compagnie pour rejoindre le dépôt à Toulouse.
Le capitaine **OLAGNIER** prit le commandement de la 1re compagnie qui arrivait du dépôt avec 250 jeunes soldats.
L'automne se passa sans incident notable. Le pays était tranquille et soumis.

Soumission d'Abd-el-Kader.

1848 — Comme étrennes, le 1er janvier 1848 nous apporta la nouvelle de la reddition d'**ABD-EL-KADER**. L'émir, brouillé avec l'empereur du Maroc et rejeté sur nos possessions par l'armée marocaine, s'était trouvé complètement à bout de ressources. Désespérant de sa cause et de la nationalité arabe, il s'était remis au pouvoir du duc **d'AUMALE**, récemment nommé gouverneur de l'Algérie.

Le 5e bataillon de chasseurs à Blidah.

A la fin du mois de janvier, le 5e bataillon de chasseurs reçoit l'ordre de quitter Tenez pour se rendre à Coléah. Il ne passe que six semaines dans cette petite ville et va, le 10 avril, s'installer à Blidah.

Pendant le séjour à Coléah, le bataillon perd le sous-lieutenant **RÉGIS**, mort de la fièvre, le 29 février, à l'hôpital du dey.

Expédition dans le Sud.

A peine arrivé à Blidah, le 5e bataillon de chasseurs reçoit l'ordre de boucler les sacs et de se préparer à partir. Le général **MAREY-MONGE**, commandant de la subdivision de Médéah, venait d'apprendre que, par suite des événements politiques qui avaient eu lieu en France, il se manifestait une sourde agitation dans le sud de la subdivision. Plusieurs tribus, entre autres celle des Righas, refusaient de payer l'impôt. Un soldat du train revenant de Boghar avec ses mulets avait été assassiné sur la route de Médéah en traversant leur territoire. Appelant à lui le 5e bataillon de chasseurs et un bataillon du 64e pour les joindre au 8e léger et à 300 chevaux qu'il a sous la main, le général **MAREY** se porte chez les Righas qui sont frappés d'une forte amende et contraints de livrer les assassins du soldat du train.
Pendant qu'on procède à l'enquête sur les troubles et qu'on fait les arrestations, le général apprend que les tribus du sud, notamment la grande tribu des Ouled-Naïls, sont aussi en fermentation.
Laissant le bataillon du 64e pour achever de recevoir les amendes, il se porte avec le reste de ses troupes sur Boghar où la colonne, arrivée le 24 avril, s'arrête pendant quelques jours pour se préparer à la course dans le sud.
C'était la première fois que le 5e bataillon de chasseurs, qui jusqu'alors n'avait pas dépassé les limites du Tell, allait pénétrer dans les immenses steppes qui couvrent la région des hauts plateaux. Au printemps, grâce à l'action bienfaisante des pluies d'hiver, c'est une véritable mer de verdure qui s'étend à perte de vue. L'été, cette herbe, qui porte le nom d'alfa, se dessèche sous l'action du vent et du soleil et les hauts plateaux prennent l'aspect d'un désert. En toute saison, l'eau potable y est rare, et presque partout de mauvaise qualité. Aussi ce sont les puits et les fontaines qui jalonnent les routes et indiquent aux colonnes la direction qu'il faut suivre.
Le 27 avril, la colonne, forte de 1,300 hommes d'infanterie, et de 300 chevaux, se met en route. Un goum d'environ 1,500 cavaliers l'éclaire et la précède. Les bagages sont portés par un convoi de 1,400 chameaux. Cette promenade à travers les steppes dure un mois entier sans qu'on tire un seul coup de fusil. En revanche, les hommes se fatiguent beaucoup en parcourant au milieu de ces hautes herbes des étapes de 6 à 7 lieues par jour. L'approche des goums suffit pour faire rentrer tous les impôts. Le 17 mai, on arrivait au Ksour ruiné de Cherf, situé chez les Ouled-Naïls, au pied du Urand-Atlas. C'était la limite de notre itinéraire. Le surlendemain, la colonne reprenait la route de Médéah, où elle rentra le 20 mai.
Après être resté six semaines dans cette ville ou dans les camps établis aux environs pour les travaux des routes en construction, le 5e bataillon de chasseurs regagne Blidah où il retrouve sa 1re compagnie.
Le 27 août, le bataillon recevait un nouveau commandant, M. **AUZONY**, désigné pour remplacer M. **SOUMAIN**, promu par décret du 13 juin au grade de lieutenant-colonel.

1849 — Jusqu'au mois d'avril 1849, le 5e chasseurs séjourne à Blidah, ou plutôt est censé y séjourner. Presque toutes les compagnies sont détachées, les unes aux ateliers qui réparent la route des gorges de la Chiffa, les autres aux villages que l'administration fait construire pour les nouveaux colons que le gouvernement vient d'envoyer en Algérie. Les villages d'El-Affroum et de Bou-Roumi, aujourd'hui si riches et si prospères malgré le tremblement de terre du 2 février 1807, furent en grande partie créés et construits par nos chasseurs. Sur ces chantiers le soldat, déposant un moment ses armes, reprend son ancien métier. Les maçons, les forgerons, les serruriers, les

charpentiers, les menuisiers travaillent de leur état et forment des apprentis. D'autres, enfants de la campagne, s'attaquent à la terre, la défrichent, font des clôtures, plantent et taillent des arbres fruitiers.
Après avoir été forcé d'incendier tant de villages indigènes, de détruire tant de plantations utiles, on est heureux de travailler à ces établissements nouveaux qui vont concourir à la prospérité d'une colonie arrosée de tant de sueurs et de tant de sang.

Suppression de la compagnie de carabiniers et modifications dans l'armement des bataillons de chasseurs.

Au mois de mars 1849, on opère un tiercement général par suite de la suppression de la compagnie de carabiniers qui devient 8e compagnie. La 2e compagnie, venue du dépôt, remplace la 3e dont le cadre, commandé par le capitaine **de PONTUAL**, rentre en France et se rend à Toulouse.
Le 20 mars on distribue aux six compagnies de guerre de nouvelles armes. C'est la carabine à tige modèle 1846, qui remplace la carabine à chambre.
Par suite du tiercement les deux premières compagnies se trouvent commandées par le capitaine **OLAGNIER** et le capitaine **CAMBRIELS**, la 3e et la 4e compagnie qui forment le dépôt sont commandées par MM. **de PONTUAL** et **BERNARD**, les quatre dernières compagnies sont placées sous les ordres des capitaines **de CARGOUET, COURSON, LECAT** et **PÉRÈS**.
M. **LECAT** s'étant fait employer dans le service du recrutement dut quitter l'arme des chasseurs. Il permuta au mois d'août avec le capitaine **BOCHER**, du 66e de ligne. M. **PERES** fut, à la même époque, remplacé au Bataillon par M. **ALPY**.
Le printemps de l'année 1849 fut tranquille. On fit seulement, vers le milieu d'avril, une petite razzia chez les Beni-Silem qui habitent entre les sources de l'Arrach et celles de Tisser. La colonne qui se rendit dans leur pays pour les forcer à payer les impôts en retard ne se composait que de trois bataillons, un de zouaves, commandant **ESPINASSE** ; un de tirailleurs algériens, commandant **de WIMPFEN**, et le 5e bataillon de chasseurs.
Au mois de mai commencent des opérations plus sérieuses auxquelles le bataillon, scindé en deux fractions, est appelé à prendre part.

Situation de la colonie en 1849.

Depuis la soumission d'**ABD-EL-KADER,** la province d'Oran était complètement tranquille ; la vallée du Chéliff, pacifiée, se couvrait de nouvelles cultures ; la Mitidja se colonisait activement. La province de Constantine n'était pas moins prospère.

La Kabylie.

Il n'y avait plus guère que la Kabylie qui ne reconnaissait pas notre autorité. Cette région montagneuse, dont la haute chaîne du Djurjura occupe le centre, est une des plus riches et des plus fertiles du Tell algérien. Admirablement cultivée et bien arrosée, elle nourrit une population brave, active et industrieuse.
Les principales rivières de la Kabylie sont Tisser, le Sebaou, l'Oued-Bou-Youssef, qui arrosent le versant nord du Djurjura, et l'Oued-Sahel, qui coule au pied du versant sud de ces montagnes. La vallée de l'Oued-Sahel, qui porte dans son cours inférieur le nom d'Oued-Assouman, sépare la grande Kabylie de la petite. La petite Kabylie ou Kabylie orientale renferme la haute chaîne des Babors, et s'étend vers l'est jusqu'au delà de l'Oued-el-Kébir ou Rummel inférieur. Elle est

principalement arrosée par l'Oued-Amazin, affluent de l'Oued-Sahel, par l'Oued-Agrioun et par l'Oued-Endja, puissant cours d'eau qui forme avec le Rummel, dont il est un affluent, la partie du fleuve désignée sous le nom d'Oued-el-Kébir.
La possession de la vallée de l'Oued-Sahel devait nous permettre de séparer les deux Kabylies et faciliter, par conséquent, leur soumission.
Déjà en 1839, lors de l'expédition des Bibans, le duc **d'ORLÉANS** avait traversé, sans rencontrer trop d'obstacles, la vallée de l'Oued-Sahel dans sa partie moyenne, en passant par le Bordj-Mançour et le Bordj-Bouïra qui s'élève à l'entrée de la riche plaine d'Hamza.
En 1844, le maréchal **BUGEAUD** avait, eu une laborieuse campagne, soumis la partie occidentale des montagnes kabyles.
Les Krachnas, voisins de la Mitidja, les Beni-Djaad et les Flissas, grandes tribus fixées sur les montagnes qui dominent l'Oued-lsser, avaient à peu près régulièrement payé l'impôt depuis cette époque. L'occupation de Dellys nous donnait pied chez eux pour y maintenir l'ordre.
Par contre, les montagnards de la grande chaîne du Djurjura, entre l'Oued-Sebaou et l'Oued-Sahel, étaient toujours indépendants et se montraient fort hostiles. Les tentatives faites pour pénétrer chez eux n'avaient pas réussi et, tout récemment encore, les Guetchoulas, qui habitent le revers nord du Djurjura, au-dessus de Bordj-Boghni, avaient insulté et provoqué le commandant de la subdivision d'Aumale.
En 1849, nous possédions près des sources de l'Oued-Sahel cette ville naissante d'Aumale, chef-lieu d'une subdivision placée sous les ordres du colonel des zouaves **CANROBERT**. Plus bas, sur la rivière, nous avions conservé le fort de Bouïra, occupé une première fois par le duc **d'ORLÉANS**. Enfin près de l'embouchure du fleuve nous étions maîtres, depuis 1833, du port de Bougie, bien déchu de son ancienne importance par suite du blocus établi par les Kabyles des montagnes voisines.
Au sud de Bougie, de l'autre côté de la petite Kabylie, on avait relevé de ses ruines la colonie romaine de Sétif qui, de même qu'Aumale, devait nous assurer une solide position sur la route de Constantine à Alger. Il était non-seulement devenu indispensable de soumettre la vallée de l'Oued-Sahel entre Bougie et Aumale, mais aussi d'ouvrir de libres communications entre Sétif et Bougie, qui est son port de mer naturel. Tel était le double but que l'on se proposait dans la campagne d'été de 1849.
Deux colonnes partant de Bougie, sous les ordres du général **de SAINT-ARNAUD**, et de Sétif, sous les ordres du général **de SALLES,** devaient marcher à la rencontre l'une de l'autre et se donner la main dans la vallée de l'Oued-Amazin, un des principaux affluents de l'Oued-Sahel. La soumission des tribus de cette région montagneuse devait permettre d'ouvrir entre les deux villes la route dont on sentait vivement le besoin.
En même temps, une colonne partant d'Aumale, sous les ordres du général **BLANGINI**, était chargée de réduire les Guetchoulas, dont la soumission devait étendre notre influence dans la partie supérieure du bassin de l'Oued-Sahel. Cette diversion avait aussi pour but d'empêcher les montagnards de cette région de se porter au secours des tribus voisines de Bougie.
Le général **de SAINT-ARNAUD** avait demandé au gouverneur de lui envoyer le 5e bataillon de chasseurs que le général **BLANGINI**, commandant de la division d'Alger, réclamait de son coté.
La question fut tranchée par un jugement digne de Salomon. Les deux premières compagnies, commandées par le capitaine **OLAGNIER**, feront envoyées par mer au général **de SAINT-ARNAUD**, tandis (que les quatre autres se dirigeaient vers Aumale sous les ordres du commandant **AUZOUY**.

Expédition dans la grande Kabylie.

La colonne du général **BLANGINI**, dont nous suivrons d'abord les opérations, se composait de 3,500 baïonnettes, de 300 chevaux français et d'un goum d'environ 800 cavaliers.
Elle se met en route le 15 mai et va camper le lendemain au Bordj-Bouïra, d'où l'on aperçoit les crêtes du Djurjura couvertes d'une épaisse couche de neige.
Le camp est à peine formé qu'une députation des Guetchoulas se présente et demande à parler au général. Tout le monde suppose que ces Kabyles viennent pour traiter ou pour demander l'aman ; il n'en est rien. La députation vient seulement prier le général de faire respecter par ses troupes le marabout de Sidi-Abd-er-Rhaman, un des plus vénérés de l'Algérie.
Le général s'y étant engagé, les Kabyles se retirent en annonçant que la tribu est décidée à défendre énergiquement ses foyers.
Le 19 on franchit, après une pénible ascension, un col de la chaîne du Djurjura. C'est un long défilé, à la sortie duquel on débouche dans le bassin du Sebaou, sur les terres des Guetchoulas. Cette contrée magnifique, bien cultivée et couverte d'une riche végétation, est parsemée de grands villages presque tous entourés d'une enceinte construite en pierre sèche.
De nombreux groupes de Kabyles couronnent les hauteurs, mais n'attaquent pas la colonne qui va dresser son camp près de la vieille forteresse turque de Bordj-Boghni.
Le pays étant extrêmement accidenté, le général **BLANGINI** voulut immédiatement faire reconnaître le terrain sur lequel il devait s'engager le lendemain.
Un bataillon de zouaves, appuyé par les quatre compagnies du 5e chasseurs, est chargé de cette reconnaissance que dirige le colonel **CANROBERT**.
Refoulant les Kabyles à coups de fusil, la reconnaissance, qui a été attaquée dès ses premiers pas, finit par gagner des crêtes d'où l'œil, embrassant l'ensemble du pays, domine les différents villages.
L'étude du terrain terminée, le colonel **CANROBERT** fait sonner la retraite. A ce signal, les Kabyles, beaucoup plus nombreux qu'on ne l'avait cru d'abord, sortent de tous les ravins pour harceler nos soldats qui, formés en lignes de tirailleurs, se retirent tranquillement par échelons.
Malgré la fusillade très nourrie qui coûte aux chasseurs 2 tués et 14 blessés que leurs camarades rapportent avec eux, la retraite continue lentement et en bon ordre.
Déjà on est à peu de distance du camp. Il ne reste plus à replier qu'un dernier échelon formé par une section de chasseurs que commande le lieutenant **Le BORGNE de la TOUR.**
M. **de la TOUR** attendait pour se mettre en marche le signal que doit lui adresser le colonel **CANROBERT**, lorsque sa section se trouve tout à coup enveloppée et assaillie par une troupe de Kabyles qui, se faufilant adroitement à travers les blés, ont réussi à lui couper la retraite.
Se voyant cerné, M. **de la TOUR** s'élance le sabre à la main au-devant de l'ennemi et entraîne ses chasseurs qui répètent le cri : A la baïonnette !
Les deux groupes se heurtent dans un choc violent. M. **de la TOUR,** qui vient de tomber entraîné par un Kabyle avec lequel il lutte corps à corps, reçoit à bout portant une balle qui lui brise la jambe.
Recueilli et ramené au camp par deux de nos compagnies qui se sont élancées pour faire un retour offensif, ce brave officier dut le soir même subir l'amputation qu'il supporta avec une admirable résignation.
Les Kabyles n'osèrent pas attaquer le camp pendant cette nuit. Ils s'occupaient à enterrer leurs morts.
Le lendemain, dès l'aube du jour, toute la colonne était sous les armes.

Pendant que le convoi file dans la vallée sous l'escorte du 44e de ligne, les chasseurs à pied, les zouaves et les turcos s'échelonnent en plusieurs pelotons qui s'élèvent, sur le flanc de la montagne, gagnant du terrain vers les crêtes et appuyant insensiblement vers l'ennemi.
Les Kabyles se défendent bien et il faut les débusquer successivement de plusieurs retranchements en pierre sèche qu'ils ont préparés pendant la nuit, mais sur lesquels nous trouvons des vues plongeantes. Nos nouvelles armes dépassent comme justesse et comme portée ce qu'on en pouvait attendre. En quelques minutes une section, ouvrant le feu par ordre du général, balaye un mamelon fortement occupé, situé à environ 900 mètres sur notre flanc.
Vers 11 heures, toutes les hauteurs étant couronnées par nos troupes, le général **BLANGINI** forme trois colonnes d'attaque pour en finir avec l'ennemi. A droite, les turcos et le 2e bataillon de zouaves ; au centre, les chasseurs à pied placés à côté des obusiers de montagne qui lancent leurs projectiles dans les villages ; à gauche, le 1er bataillon des zouaves.
A un signal donné, la charge sonne, les colonnes s'élancent et trois villages sont successivement enlevés avec un remarquable entrain.
Le soir, les Kabyles n'étant pas venus faire leur soumission, ces villages furent livrés aux flammes.
Mais le lendemain, lorsqu'ils virent qu'au lieu de nous retirer, nous commencions à couper les oliviers et les arbres à fruits, les Guetchoulas vinrent demander l'aman au général **BLANGINI**, dont la tente était dressée auprès du marabout de Sidi-Abd-er-Rhaman, qu'on avait religieusement respecté.
On sut alors que, dans l'affaire de la veille, l'ennemi nous avait opposé environ 8,000 hommes, la tribu des Guetchoulas ayant été renforcée par des contingents venus des montagnes voisines, et même des Zouaouds et des Flissas. Ils avouaient avoir perdu plus de 200 tués, sans parler des blessés qui étaient fort nombreux. De notre côté, il y avait 10 tués et 56 blessés, dont 23 appartenaient au 5e bataillon de chasseurs.
Pour évacuer ces blessés et ceux de la journée précédente, le général **BLANGINI** se dirigea sur Dellys où la colonne arriva le 30 mai, non sans avoir beaucoup souffert de la chaleur. Avant de s'éloigner de cette ville, on jugea nécessaire de donner une leçon aux Flissas qui étaient en retard pour le paiement des impôts et dont quelques contingents avaient aidé les Guetchoulas dans leur résistance.
Le 2 juin, la colonne pénètre dans leurs montagnes, mais ne trouve qu'une faible résistance. Dès le lendemain, les Flissas vinrent payer l'impôt et se soumettre à l'amende dont on les frappait.
Les opérations étant terminées, le colonel **CANROBERT** reprit la route d'Aumale avec ses zouaves, tandis que le 5e chasseurs se dirigeait par étapes vers Blidah, où il arriva le 8 juin. Les deux compagnies envoyées à la colonne de Bougie n'étaient pas encore de retour.

Expédition du général de Saint-Arnaud entre Bougie et Sétif.

Ces compagnies, les dernières venues du dépôt, s'étaient embarquées à Alger le 12 mai.
Dès leur arrivée à Bougie, on les chargea de reconnaître les environs de la place que les Kabyles serraient d'assez près.
Le 15 mai, dans une de ces reconnaissances faite chez les Beni-Mimoun, elles eurent un petit engagement pendant lequel six de nos chasseurs furent blessés.
Le lendemain 10, le général **de SAINT-ARNAUD** commence les opérations sérieuses et se porte sur le territoire des Barbachas qui sont maîtres d'une grande partie de la vallée de l'Oued-Amazin, la véritable et la meilleure voie de communication entre Bougie et Sétif.

Le général avait demandé quelques compagnies de ce 5e bataillon de chasseurs qu'il avait vu si bien travailler dans le Dahra et le Haut-Riou, afin de les charger dans sa colonne de deux services spéciaux, l'extrême avant-garde et l'extrême arrière-garde.
Le 21 mai, lorsque, après avoir traversé le territoire des Barbachas sans rencontrer grande résistance, on entra chez les Beni-Sliman, la 1re compagnie ouvrait donc la marche et la 2e la fermait. Vers les sept heures, l'avant-garde commence à recevoir des coups de fusil qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on avance. A neuf heures, on arrive en face d'une crête boisée devant le pied de laquelle les Kabyles ont construit un retranchement en pierre sèche qui semble fortement occupé et duquel part un feu bien nourri. Le général **de SAINT-ARNAUD** faisant mettre sacs à terre à la 1re compagnie du bataillon et à une compagnie d'élite du 12e de ligne chargée de l'appuyer, lance ces deux compagnies au pas de course sur le retranchement qui est franchi et enlevé en un clin d'œil.
Mais à peine maîtres de cette ligne, nos chasseurs reçoivent des coups de feu venant d'un autre retranchement situé un peu en arrière parallèlement au premier. Prenant un nouvel élan, les deux compagnies s'emparent encore de celui-là. Il faut enlever ainsi successivement quatre lignes de murs en pierre sèche, au delà desquels se trouve la crête elle-même. Le général, qui vient d'envoyer le goum faire un mouvement tournant sur la droite, lance encore une fois sa compagnie d'avant-garde pour aborder cette dernière position. Une des sections, vigoureusement entraînée par le sous-lieutenant **HOCHEDEZ**, parvient à atteindre la hauteur et s'y établit un moment, malgré la débandade du goum qui vient être repoussé.
Mais l'ennemi était trop nombreux pour que la position fût tenable. Les chasseurs, décimés par le feu des Kabyles, voient s'affaisser M. **HOCHEDEZ**, frappé d'une balle à la tête. Le sergent **COSTA** tombe mort à côté de lui. Restant sans chefs, les soldats se replient en bon ordre vers le capitaine **OLAGNIER** qui, avec la deuxième section, vient de prendre position sur un petit mamelon. Un officier du bureau arabe de Bougie, M. **CABARRUS**, s'est placé à côté du capitaine **OLAGNIER** ; l'un et l'autre sont bientôt mortellement frappés.
Le sergent-major **SCHMITZ** prend alors le commandement de la compagnie. Ramassant ses morts et ses blessés, il commence sa retraite pour rejoindre la colonne, et pendant cette marche difficile, il exécute plusieurs vigoureux retours offensifs sur l'ennemi qui le serre de près. Son énergie sauve la compagnie que le 12e de ligne vient recueillir. Outre le capitaine **OLAGNIER**, le sous-lieutenant **HOCHEDEZ** et le sergent **COSTA**, tous les trois mortellement frappés, la 1re compagnie avait 14 chasseurs tués ou grièvement blessés.
Au moment où le sergent-major **SCHMITZ** réussissait à rallier la colonne, l'avant-garde des troupes venues de Sétif apparaissait sur les crêtes. Les Beni-Sliman, pris entre deux feux, se dispersèrent en quelques instants.
Jusqu'au 10 juin, la colonne battit le pays d'alentour, dévastant le territoire des Guifser, des Beni-Abdallah et d'autres tribus qui ne voulaient pas se soumettre.
Le 25 mai, il y eut encore un combat sérieux dans lequel les deux compagnies de chasseurs, peu engagées ce jour-là, n'eurent que 2 blessés.
Elles continuaient à faire tantôt l'avant-garde, tantôt l'arrière-garde, afin de tenir à distance l'ennemi qui redoutait la portée des balles coniques.
Enfin les tribus contre lesquelles on avait opéré se décidèrent l'une après l'autre à faire leur soumission.
Les colonnes se séparèrent le 12 ; celle du général **de SALLES** pour retourner à Sétif en traversant le Guergour, celle du général **SAINT-ARNAUD** pour rentrer à Bougie.

Après avoir passé on revue les deux compagnies de chasseurs auxquelles il tint à adresser ses adieux, le général **de SAINT-ARNAUD** les fit embarquer le 27 juin pour Alger. Le 1er juillet, elles rejoignaient à Blidah le reste du bataillon.
Pendant les trois mois qui suivirent, le 5e bataillon de chasseurs, oubliant les fatigues de la guerre, ne s'occupa que des travaux de colonisation d'El-Affroum et de Bou-Roumi.

Le commandant Levassor-Sorval.

Au mois d'août, le commandant **AUZOUY** désirant retourner au 64e de ligne, dans lequel il avait fait presque toute sa carrière, permuta avec M. **LEVASSOR-SORVAL,** chef de bataillon dans ce régiment.
Le 18 septembre, le bataillon, moins la 2e compagnie détachée à El-Affroum, se trouvait à Blidah et se préparait à passer l'inspection, lorsqu'une dépêche télégraphique lui apporta l'ordre de partir immédiatement pour Alger.
M **LEVASSOR** n'étant pas encore arrivé, le capitaine adjudant-major **DUPLESSIS**, qui commandait par intérim, prit aussitôt ses dispositions pour que cet ordre fût promptement exécuté.
La dépêche était arrivée à dix heures du matin, à deux heures de l'après-midi le capitaine **DUPLESSIS** se mettait en route avec les 5 compagnies qu'il avait sous la main.
Ces compagnies étaient commandées par les capitaines **de CARGOUET** et **ALPY** et par les lieutenants **BONNET, MASSE** et **DEBOUT**.
Le lendemain matin. ces cinq compagnies s'embarquaient pour Stora sur le vapeur le *Météore*. Débarquées le 21, elles arrivaient trois jours après à Constantine, pour se mettre à la disposition du général **HERBILLON**.

Insurrection des Zibans.

La demande de renforts adressée au gouverneur par le général commandant de la province de Constantine, était motivée par une grave insurrection qui venait d'éclater dans la plus importante des oasis du Zab, celle de Zaatcha.
Cette oasis de Zaatcha, située à une journée de marche de notre poste de Biskra, était formée par une magnifique forêt contenant plus de 70,000 palmiers. Elle renfermait trois grands villages : au centre Zaatcha, le plus important des trois : à l'est Lichana ; à l'ouest Farfa.
Des sources vives, dont les eaux étaient habilement réparties, alimentaient de nombreux canaux d'irrigation et entretenaient sur tous les points de l'oasis une grande fertilité.
Zaatcha, noyé dans cette mer de verdure, était entouré d'une large ceinture de jardins qui, tous enclos de murs, formaient un vrai dédale dont la défense devait aisément tirer parti pour disputer les approches de la ville.
Un ancien khalifat d'**ABD-EL-KADER, BOU-ZIAN,** était venu demander asile aux habitants de Zaatcha, chez lesquels ses prédications ne tardèrent pas à exciter de l'agitation Le colonel **CARBUCCIA**, de la légion étrangère, qui commandait la subdivision de Batna, et le sous-lieutenant **SEROKA**, du bureau arabe de Biskra, tentèrent un coup de main pour enlever **BOU-ZIAN**. L'opération manqua et cet échec eut de graves conséquences. **BOU-ZIAN,** prêchant la guerre sainte, souleva l'oasis et appela aux armes toutes les tribus des Zibans.
Un grand nombre d'habitants des oasis voisines vinrent le rejoindre dans Zaatcha, où les révoltés préparaient tout pour faire une énergique défense.
Le commandant supérieur du cercle de Biskra, qui tenait la campagne avec 250 chevaux pour empêcher ces contingents de rejoindre **BOU-ZIAN,** fut tué le 17 septembre dans un engagement

qui eut lieu près de Seriana, à cinq lieues de Biskra. Cet officier était M. **de SAINT-GERMAIN** qui, entre les commandants **CANROBERT** et **SOUMAIN**, avait été pendant un mois chef du 5e bataillon de chasseurs où il n'avait jamais paru.
Telle était la situation, lorsque le 5e chasseurs arriva le 24 septembre à Constantine.
Dés le lendemain, il se remettait en route, accompagnant le général **HERBILLON** qui rejoignait avec sa cavalerie les troupes rassemblées à Batna.
Le 28, on arrivait à Batna où l'on séjourna jusqu'au 1er octobre.

Siège de Zaatcha.

Le 4 octobre, toutes les troupes étant concentrées à Biskra, le général **HERBILLON** partage sa division en deux brigades ainsi formées :

1re brigade. Colonel **DUMONTET**	43e de ligne
	1er bataillon du 8e de ligne
2e brigade ; Colonel **CARBUCCIA**	Légion étrangère
	Bataillon d'Afrique.

Le 5e bataillon de chasseurs et le bataillon de tirailleurs indigènes du commandant **BOURBAKI** ne sont pas embrigadés, et restent aux ordres immédiats du général **HERBILLON**.
Le 7 octobre, les troupes parties la veille de Biskra arrivent de bonne heure en vue de l'oasis, et, vont camper à moins d'un kilomètre au nord de cette belle forêt de palmiers. Vers l'ouest on aperçoit dans le lointain une autre oasis, celle de Tolga ; à l'est se trouve celle de **BOU-CHAGROUN** près de laquelle la colonne a passé. Pendant que l'on dresse le camp et que les troupes prennent le café, le général opère une rapide reconnaissance dans laquelle son attention est attirée par une zaouia[1] construite sur la lisière de l'oasis. Il veut s'en emparer de suite pour en faire la base de ses attaques. Les ordres sont aussitôt donnés. Quatre compagnies du bataillon de chasseurs, la 1re, la 5e, la 7e et la 8e doivent s'élancer sur la zaouia et l'enlever, pendant que les compagnies d'élite de la légion protégeront leurs flanc et les empêcheront d'être tournées.
Après avoir fait tirer quelques coups d'obusiers qui restent sans réponse, le général donne le signal de l'attaque. Les chasseurs s'élancent et, malgré la fusillade qui les accueille, enlèvent la zaouia avec une ardeur impossible à décrire.
Ils auraient dû s'arrêter là, n'occuper que la zaouia et son enclos. Mais, enivrés par leur premier succès et emportés par leur ardeur, nos chasseurs n'écoutent rien. Ils se jettent dans les jardins qui avoisinent la zaouia, escaladent les murs qui leur font obstacle, s'éparpillent et s'égarent bientôt, dans l'inextricable labyrinthe de l'oasis.
L'ennemi, caché partout et utilisant avec adresse un terrain dont il connaît les moindres détails, les fusille à bout portant et disparaît quand on croit l'atteindre. Chaque mètre de terrain que l'on gagne est payé bien cher.
Le sous-lieutenant de la 7e compagnie, M. **de SAINT-AMAND**, est blessé un des premiers ; le lieutenant **BONNET**, qui commande la 1re compagnie, est bientôt après mortellement frappé. Le brave sergent-major **LAJUS**, qui remplace M. **de SAINT-ARNAUD**, reçoit à son tour une blessure, la quatrième depuis qu'il est en Algérie.
Le sous-lieutenant **NÉE-DEVAUX**, de la 8e compagnie, est atteint d'un coup de feu au flanc ; son capitaine, M. **ALPY**, déjà blessé à l'épaule, ne s'arrête que lorsqu'il tombe la cuisse traversée par

1 Une zaouia est une petite mosquée. On peut croire que les zaouias sont aux mosquées ce que dans le culte catholique les chapelles sont aux églises paroissiales.

une balle. Deux des meilleurs sous-officiers du bataillon, **MORLAAS** et **MAIGNIEN**, sont au nombre des morts ainsi que le fourrier **BLOT**.
La situation devient très critique, car le bataillon, qui s'est avancé imprudemment et sans en avoir reçu l'ordre, n'est pas soutenu. Le capitaine **DUPLESSIS** fait sonner la retraite. Elle ne s'opère pas sans qu'on éprouve encore de nombreuses pertes.. Le jeune adjudant **d'AVOUST** toujours placé au premier rang, est tué par une balle qui le frappe à la tête.
On se bat sur son cadavre que les Arabes veulent enlever et que nos chasseurs cherchent vainement à leur arracher ; plusieurs de ces braves soldats tombent tour à tour à côté de lui. Il faut céder au nombre. Un chasseur de la 1re compagnie, nommé **JANNEROD**, s'élance cependant encore une fois, arrive en quelques bonds jusqu'au pauvre **d'AVOUST** dont il rapporte le sabre en s'écriant : C'est toujours cela de sauvé, ils n'en feront pas un trophée !
Enfin, le bataillon, rentré dans le jardin qui entoure la zaouia, écarte à coups de fusil les Arabes qui l'ont suivi avec trop d'acharnement. On se compte : il y avait 23 tués dont un officier, l'adjudant et 3 sergents, et 38 blessés, parmi lesquels on compte 3 officiers et 2 sous-officiers.
La 6e compagnie qui vient d'arriver occupe la zaouia, pendant que le reste du bataillon rentre au camp pour se reposer.
Le général **HERBILLON**, jugeant, d'après cette affaire que la défense sera des plus énergiques, presse l'arrivée des renforts qu'il attend et fait commencer des tranchées pour cheminer dans l'oasis et à travers les jardins.
A partir du 8 octobre, le bataillon est de tranchée de deux jours l'un, et pas une de ces gardes ne se passe sans que l'on ramène quelques blessés.
Le 10, la 6e compagnie, sous les ordres de M. **MASSE**, s'empare d'un grand jardin. Dans ce coup de main bien exécuté nous ne perdons que deux hommes.
Le surlendemain, la 5e et la 6e compagnie, dirigées par M. **de CARGOUET,** enlèvent par surprise un nouveau jardin dans lequel, quelques heures après, ces deux compagnies durent repousser un vigoureux retour offensif de l'ennemi.
Une colonne de renfort conduite par le colonel **de BARRAL** étant arrivée le 12, on put, à partir de ce jour, donner aux troupes un peu plus de repos. Le 20 octobre, le général **HERBILLON** fait tout disposer pour un assaut. D'après les ordres qu'il donne, le bataillon se trouve fractionné. La 5e compagnie reste à la garde du camp. La 6e, sous les ordres du lieutenant **MASSE**, est placée à la colonne d'assaut de gauche formée par la légion étrangère. La 1re compagnie est en réserve à la zaouia ; la 7e et la 8e font partie d'une colonne qui doit, sous les ordres du commandant **BOURBAKI**, exécuter un mouvement tournant pour s'établir entre Lichana et Zaatcha.
L'assaut du 20 octobre ne réussit pas. La 6e compagnie, bien conduite par M. **MASSE**, sert à couvrir la retraite des bataillons de la légion étrangère qui ont été rejetés de la brèche, et reprend, par une charge à la baïonnette qui lui coûte deux tués et deux blessés, une de nos tranchées dans laquelle les Arabes s'étaient déjà établis.
De son côté, le commandant **BOURBAKI**, qui avait sous ses ordres la 7e et la 8e compagnie du bataillon et ses tirailleurs indigènes, culbutait les contingents de Lichana accourant à la défense de Zaatcha.
Après cette tentative infructueuse on reprend, le 21, les travaux de tranchée afin d'agrandir la brèche de l'enceinte et d'élargir le passage du fossé reconnu trop étroit.
Le 31 octobre, le général **HERBILLON** étant allé faire une reconnaissance avec quatre compagnies du bataillon (les 5e, 6e, 7e et 8e), 100 chevaux et une section de montagne, cette faible troupe rencontre à deux lieues du camp, près du marabout de Sidi-Rouag, une masse de 6 à 7,000 nomades attirés vers Zaatcha par cette défense qui met tout le sud en ébullition.

Tout en envoyant quelques cavaliers chercher des renforts au camp, le général n'hésita pas à faire attaquer cette multitude que la grande portée et la précision des carabines maintinrent à distance respectueuse. Cette affaire, dans laquelle le petit détachement aurait dû être écrasé sous la masse de ses ennemis, ne coûta à nos quatre compagnies que sept blessés.
Le 8 novembre, le 5e bataillon de chasseurs fait partie d'une reconnaissance qui se porte au-devant de la colonne amenée d'Aumale par le colonel **CANROBERT**.
Malheureusement cette colonne, composée des zouaves, du 16e de ligne et de trois escadrons de cavalerie, apporte avec elle le choléra qui se propage rapidement.
Le service de tranchée reprend activement, car on a hâte d'en finir.
Le 15 novembre, le lieutenant **DEBOUT**, commandant de la 7e compagnie, est mortellement frappé dans la tranchée. Ce même jour arrivent de nouveaux renforts : le 8e bataillon de chasseurs, un bataillon du 8e de ligne, un bataillon du 51e et deux pièces de 12.
Le commandant **LEVASSOR-SORVAL,** qui a voyagé avec cette colonne, prend, dès son arrivée, le commandement du bataillon.
Pendant la nuit, le général **HERBILLON** apprend que les nomades qu'il a combattus 15 jours auparavant sont revenus planter leurs tentes à quatre lieues de notre camp.
A minuit une colonne, composée de deux brigades, part sans bruit pour aller les surprendre. Le 5e chasseurs fait partie de la colonne de droite que conduit le colonel **CANROBERT**.
Les nomades, campés auprès de l'oasis d'Ourlà, sont attaqués au point du jour et mis dans une complète déroute. Déployés en tirailleurs, nos chasseurs relancent à travers les palmiers ceux qui ont voulu chercher un asile dans l'oasis. Les tentes de ces tribus, leurs bagages, 10,000 moutons et 1,700 chameaux tombent entre nos mains.
Le 17, la 2e compagnie, capitaine **CAMBRIELS**, que nous avions laissée à El-Affroum, rejoint le bataillon.
Plus les travaux d'approche enserrent la ville, plus la résistance des Arabes est opiniâtre. Le 24 novembre, ils font irruption dans un jardin occupé par un poste de la 7e compagnie à laquelle ils enlèvent un homme.
La 8e compagnie, conduite par M. **NÉE-DEVAUX**, à peine remis de sa blessure, les chasse de cette position après un engagement assez vif dans lequel la 7e et la 8e ont 4 tués et 9 blessés.
Le 25, on donne les ordres et on prend toutes les dispositions pour l'assaut qui doit avoir lieu le lendemain.
Le bataillon doit encore être fractionné. 260 hommes sont désignés pour faire partie de la colonne d'assaut du colonel **CANROBERT**. Le reste du bataillon doit, comme le 20 octobre, être compris dans la colonne tournante du commandant **BOURBAKI**.

Prise de Zaatcha.

Le 26 novembre, dès le matin, chacun va prendre la position qui lui a été assignée. Le colonel **CANROBERT** faisant former le cercle aux officiers et aux sous-officiers, qu'il connaît tous depuis longtemps, leur adresse une chaleureuse allocution et leur dit combien il compte sur eux.
Tout est prêt, on n'attend plus que le signal pour se lancer en avant, quand une estafette envoyée par le général s'approche du colonel et lui remet un ordre. Le général **HERBILLON**, averti que des Arabes du dehors veulent tenter une attaque sur notre camp, demande qu'on lui envoie, en toute lutte, le 5e bataillon de chasseurs.
Il n'y a qu'à obéir, mais le colonel **CANROBERT** voulant que son ancien bataillon fût représenté sur la brèche, prend sur lui d'autoriser 25 chasseurs à rester là pour se placer en tête de sa colonne.

Ils sont commandés par le lieutenant **LIOTET**, de la 1re compagnie, et le sergent **GAUTÉ**, de la 6e compagnie.
Cette poignée d'hommes fut seule pour représenter le 5e bataillon dans ce dernier combat ; mais elle le représenta avec honneur. le sergent **GAUTÉ**[1], entré le premier dans la maison de **BOU-ZIAN**, eut le bonheur de s'emparer de ce chef. Parmi les 25 braves qui accompagnaient M. **LIOTET**, 3 furent tués et 5 furent blessés grièvement.
Les Arabes se défendirent avec une rare énergie ; plus de 800 se firent tuer ou furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons.
Tel fut ce siège de Zaatcha, le plus long et le plus meurtrier qu'on eût fait en Algérie depuis celui de Constantine.
L'armée luttant contre l'ennemi et contre le choléra s'y montra admirable de courage et de résignation.
Le 5e bataillon de chasseurs, arrivé des premiers, paya largement sa part au feu et aux maladies.

Depuis la prise de la zaouia, le 7 octobre, jusqu'à l'assaut du 26 novembre, il avait eu 35 tués, dont 2 officiers, et 77 blessés, dont 4 officiers.
Entre tous ceux qui, pendant ces six semaines de fatigues et de dangers s'étaient signalés par leur courage et leur énergie, le commandant cita au général **HERBILLON** : le capitaine adjudant-major **DUPLESSIS** ; les capitaines de **CARGOUET** et **ALPY** ; les lieutenants **LIOTET** et **MASSE** ; les sous-lieutenants **de SAINT-AMAND** et **NATTIER** ; le brave **LAJUS** qui venait de remplacer l'adjudant **d'AVOUST** tué à l'ennemi ; les sergents **GAUTÉ** et **BOURZEIX** ; les caporaux **ESTIEU** et **FERRIÈRE** et les chasseurs **JANNEROD** et **JOURDA**.

Après être restée deux jours campée devant les ruines de Zaatcha, la colonne rentra le 29 à Biskra, où le choléra qui sévissait avec violence avait enlevé un grand nombre de nos blessés.
Le 1er décembre, on reprend la route de Constantine. Mais le 6, en arrivant au Ksour, sur la route de Batna, le général organise une colonne mobile qui doit se montrer dans le Hodna et dans le pays des Ouled-Sultan, où règne encore une certaine fermentation.
Le colonel **CANROBERT** reçoit le commandement de cette colonne, composée du 5e et du 8e bataillon de chasseurs, de deux bataillons de zouaves et du 8e de ligne, accompagnés par trois escadrons de cavalerie. Ce ne fut qu'une promenade. La prise de Zaatcha avait terrifié les tribus du sud. Partout les impôts furent levés et les amendes seront perçues sans rencontrer la moindre difficulté. Le 23, la colonne rentrait à Batna sans avoir tiré un coup de fusil.

Expédition dans l'Aurès.

On venait de recevoir à Batna des nouvelles inquiétantes de l'Aurès. Les tribus de cette région montagneuse, située à l'ouest de la route de Batna à Biskra, avaient accueilli chez elles les réfugiés de l'oasis de Zaatcha et annonçaient qu'elles ne paieraient plus l'impôt.
Le jour de Noël, la colonne **CANROBERT** quitte Batna pour se rendre dans ces montagnes.
L'Aurès est un massif composé de cinq chaînons, à peu près parallèles, se rattachant à un nœud central qui est la partie la plus élevée. On pourrait le comparer à une main ouverte dont ce nœud serait la paume, tandis que les chaînons, inclinés comme direction générale du nord-est au sud-ouest, figureraient les doigts. Entre chacun de ces doigts se trouve la vallée d'une rivière dont les

1 Le brave sergent Gauté, chevalier de la Légion d'honneur, fut nommé gardien du palais des Tuileries lorsqu'il quitta le bataillon.

eaux vont se jeter dans le grand bassin du Melghigh. La plus importante de ces rivières est celle du milieu, l'Oued-Abdi, sur le cours duquel se trouve Narah, la plus grande et la plus forte ville de l'Aurès.
En vertu de ce vieux principe stratégique que, dans ce pays de montagnes, celui qui est maître des hauteurs est maître des débouchés, le colonel **CANROBERT** résolut de tourner le massif et de l'attaquer par le côté du nord, afin de se rabattre ensuite des sommets dans les vallées.
Malgré la neige qui rend plus difficile encore la marche sur un terrain déjà très difficile par lui-même, la colonne gravit, le 26 décembre, les sommets de l'Aurès et débouche dans la vallée de l'Oued-Abdi. Les premiers villages que l'on rencontre sont presque déserts et ne font pas de résistance. Mais le 29, on arrive en vue de Narah, où se sont réfugiés les dissidents.

Prise de Narah.

Cette ville, bâtie sur un rocher escarpé et entourée de murailles crénelées et flanquées de tours, occupe une position formidable. Le colonel sentait bien qu'il suffisait de s'en emparer pour terrifier toutes les tribus de l'Aurès et amener leur complète soumission, mais il savait aussi qu'un échec aurait les plus graves conséquences. Il fallait donc agir avec autant de vigueur que de prudence. Narah se trouve au débouché d'une vallée secondaire perpendiculaire à l'Oued-Abdi. Un chemin muletier remonte cette vallée et conduit par un col dans la vallée de l'Oued-el-Abiod, située parallèlement à celle de l'Oued-Abdi, de l'autre côté du chaînon.

1850 — Le colonel **CANROBERT** arrêta les dispositions suivantes :
Dépassant Narah comme s'il voulait continuer à descendre le cours de l'Oued-Abdi, il campe le 4 janvier au-dessous de cette ville.
Pendant la nuit, la division, formée en trois colonnes, se met silencieusement en marche et, revenant sur ses pas, va prendre le chemin de la petite vallée qui débouche à Narah.
En passant sous les murs de la ville, les colonnes doivent tenter un vigoureux coup de main, mais si le succès est reconnu impossible, ou continuera la marche vers l'Oued el-Abiod, car on n'a ni le temps ni les moyens de faire le siège d'une position aussi forte.
Le 5e bataillon de chasseurs se trouve encore fractionné. La 3e compagnie est envoyée à la colonne de droite avec le 2e bataillon des zouaves. Les autres compagnies sont à la colonne de gauche, commandée par le colonel **CARBUCCIA**. Le colonel **CONROBERT** dirige en personne la colonne du centre.
A trois heures du matin, le mouvement commence sans bruit. La colonne de gauche gravit des escarpements très difficiles qui retardent sa marche. Elle arrive cependant, vers six heures, à la position qui lui a été assignée et où elle doit attendre que l'attaque soit engagée par les autres colonnes. Cette attaque ne tarde guère. Vigoureusement menée, elle réussit complètement.
La colonne de droite, qui a comme avant-garde notre 6e compagnie, commandée par M. **NATTIER**, est arrivée jusqu'à Narah sans que son approche soit signalée. Elle pénètre brusquement dans la ville et y prend pied. On continue à gagner du terrain, mais lentement, car les Arabes réveillés en sursaut se défendent de maison en maison.
Bientôt l'incendie, qui éclate sur plusieurs points, paralyse leur résistance. Ceux qui veulent fuir se jettent dans la colonne de gauche qui fait un grand nombre de prisonniers. La compagnie d'avant-garde, commandée par le capitaine **BOCHER**, en refoule même un certain nombre dans la place où elle pénètre avec eux. En quelques heures tout était fini.
La colonne resta quatre jours campée à Narah pour détruire les retranchements et raser les tours qui flanquaient l'enceinte.

La prise de la ville avait consterné l'Aurès ; toutes les tribus vinrent demander l'aman et se soumirent aux taxes qu'on leur imposa.
Dans son rapport le colonel **CANROBERT** cite, comme s'étant distingués pendant cette expédition, le lieutenant **NATTIER** et le sergent **GAUTÉ**, de la 6e compagnie, le capitaine **de CARGOUET**, l'adjudan-t **LAJUS**, le caporal **BOURRUST** et le sapeur **PONS**, qui, entouré par cinq Arabes, s'en défit à coups de baïonnette après une lutte acharnée dans laquelle ce brave soldat reçut quatre coups de yatagan.
Le 10 janvier, la colonne expéditionnaire rentrait à Batna pour être licenciée. Le sud de la province de Constantine étant complètement pacifié, chaque corps devait regagner sa garnison.
Le 5e bataillon de chasseurs se mit donc en route le 17 au matin pour se rendre à Blidah, en passant par Sétif, Bordj-Bou-Areridj et Aumale.
Malgré la neige qui tombait en flocons épais, le colonel **CANROBERT** voulut, pendant la première étape, faire la conduite à son ancien bataillon.
En passant à Sétif, où il fit séjour le 22 janvier, le commandant **LEVASSOR** rallia un bataillon du 51e de ligne qui devait voyager de concert avec le 5e bataillon de chasseurs.
Le 4 février, la petite colonne arrivait à Blidah où l'adjudant **LAJUS**, ce type accompli de la bravoure et de l'honnêteté, trouvait le brevet qui le nommait sous-lieutenant au bataillon.
A peine rentré dans sa garnison, le 5e chasseurs reprit ses travaux habituels sur les routes en construction ou dans les villages d'El-Affroum et de Bou-Roumi. Au milieu d'avril, il venait de se mettre en route pour rejoindre à Sétif la colonne qui allait opérer entre Sétif et Bougie sous les ordres du général **de BARRAL**, lorsqu'il fut arrêté par un courrier qui le rappelait à Alger, où l'on avait reçu l'ordre de le faire rentrer en France.
Arrivé à Alger le 26 avril, le 5e chasseurs s'embarquait en deux détachements ; les trois premières compagnies, le 28 avril, les trois autres, le 13 mai. Avant de quitter cette belle colonie, où il laissait les tombes de 9 officiers et d'un si grand nombre de soldats, où il avait marqué son passage par d'utiles travaux, par des fatigues patiemment supportées, par des combats vaillamment soutenus, le 5e bataillon de chasseurs reçut ces cordiaux adieux de l'armée d'Afrique, dont le général **BLANGINI** s'était fait l'interprète :

ORDRE GÉNÉRAL

« Le 5e bataillon de chasseurs, arrivé en Afrique le 15 juin 1841, rentre en France.
« Depuis bientôt neuf ans, les services qu'il a rendus dans ce pays ne peuvent se compter ; ils ont été de chaque jour et de chaque instant. Toujours en première ligne dans les combats, ses soldats morts glorieusement ont leurs places marquées sur tous les points de notre conquête.
« Corps infatigable, il ne connut pas le repos. Dans les moments de trêve laissés par les Arabes, il a arrosé cette terre de ses sueurs ; les routes, les défrichements, les travaux de la colonisation ont été ses seuls délassements.

« Le Dahra, le désert, la Kabylie, Zaatcha dans les Zibans, Narah dans l'Aurès. ont été le théâtre de ses principaux exploits. Appelé à de nouveaux combats, il était en marche sur Sétif, lorsqu'un ordre est venu l'arrêter et le faire rétrograder pour rentrer en France. Ses vieux compagnons d'armes ne peuvent s'en séparer sans émotion, mais ils se consolent en pensant que la France a besoin de ses meilleurs appuis et qu'elle peut compter sur ce corps d élite.

« Adieu, vaillante troupe qui as donné tant de preuves de toutes les vertus du soldat ! Abnégation, dévouement, résignation, tout ce qui fait la force d'une armée se trouve réuni dans le 5e bataillon de chasseurs à pied.

« Au quartier-général à Blidah, le 22 avril 1850.

« Le Général commandant la division d'Alger,

« Blangini. »

****

Ancestramil